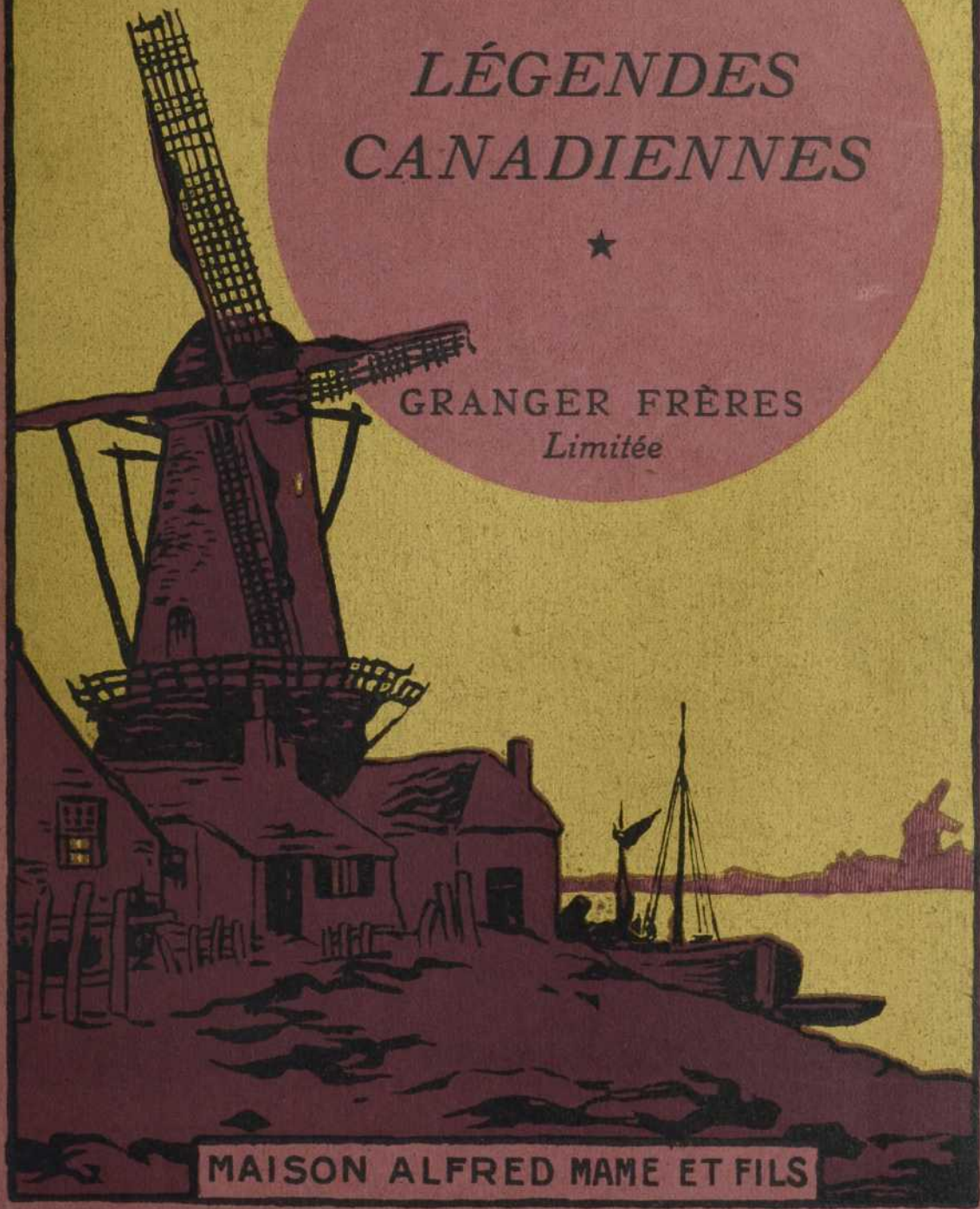
C. E. ROULLEAU

LÉGENDES CANADIENNES

★

GRANGER FRÈRES
Limitée



MAISON ALFRED MAME ET FILS

Blanchet Constant

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

Droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

La vieille adresse la parole aux Micmacs. (P. 16.)

C.-E. ROULEAU

Légendes Canadiennes

*

Illustrations de GOICHON

TOURS
MAISON ALFRED MAME & FILS

MONTRÉAL
GRANGER FRÈRES LIMITÉE
54, Ouest, rue Notre-Dame

INTRODUCTION

A L'ÉDITION DE 1901

Il y a vingt ans, je disais, en publiant mon humble ouvrage intitulé : *Souvenirs de voyage d'un soldat de Pie IX:*

« Ce livre n'est pas une œuvre de littérature, et je n'ai pas la prétention de me placer au rang de ces hommes privilégiés qui sont appelés à illustrer leurs pays par leurs écrits. »

Aujourd'hui, en présentant mes LÉGENDES CANADIENNES à mes compatriotes, je fais la même déclaration qu'en 1881. La carrière de journaliste, que je parcours depuis vingt-neuf ans, ne m'a pas laissé un seul moment de loisir pour monter sur Pégase et escalader le Parnasse.

Du reste, je suis arrivé à cette phase de la vie où

l'homme ne se laisse plus égarer par le mirage des vaines illusions ou l'encens de la gloriole.

Je médite mon sujet après qu'il a été ébauché par l'imagination et la pensée, je prends la plume, je suis l'inspiration pas à pas, et j'arrive à la fin de mon travail avec la conviction que j'ai accompli consciencieusement la tâche que je m'étais imposée.

Utile dulci, joindre l'utile à l'agréable, voilà le but que je me suis proposé en écrivant ces légendes que j'ai entendu raconter bien souvent.

Le Soleil du 29 juillet dernier publiait, à l'adresse de l'auteur des *Légendes canadiennes,* une lettre par trop élogieuse, dont je reproduis le passage suivant :

« L'auteur de ces récits a rappelé, en un style alerte et pur, plusieurs de ces légendes que les bonnes populations de la région de Québec se transmettent de génération en génération. « Hâtons-« nous de recueillir les délicieuses histoires du « peuple avant qu'il les ait oubliées, » a dit Charles Nodier; c'est ce conseil que votre collaborateur, un écrivain de mérite, vient de mettre en pratique. Nous espérons qu'il conduira son œuvre jusqu'au bout.

« En terminant, permettez-moi d'exprimer un vœu : Les *Légendes canadiennes* que publie actuellement *Le Soleil* devraient être mises en brochure et distribuées à profusion parmi nos familles. »

Je remercie cordialement l'auteur de cette bonne lettre de ses compliments élogieux, et je me rends volontiers à son vœu.

C.-E. Rouleau.

LA CABANE DES FÉES

C'était en 1759. Notre jeune pays était alors plongé dans la plus affreuse désolation. Nos ancêtres, qui avaient arrosé les champs de bataille de leur sang en luttant contre certaines tribus sauvages, commençaient à jouir d'un peu de repos et à se livrer à la noble profession de l'agriculture, lorsqu'ils se virent tout à coup en face d'un ennemi bien plus redoutable que l'Iroquois. Une flotte anglaise, commandée par le général Wolfe, était entrée dans le fleuve Saint-Laurent, et la soldatesque s'était jetée dans les campagnes en mettant tout à feu et à sang. Les habitants, effrayés, quittèrent leurs demeures et allèrent se cacher dans les bois à des distances considérables. Ce fut une panique, une fuite générale, et un grand nombre de nos courageux pionniers, pris à l'improviste, tombèrent sous les balles de l'impitoyable envahisseur. Nos aïeuls se rappellent encore toutes les scènes douloureuses et tragiques qui se déroulèrent à cette époque néfaste. Ce n'était

ni plus ni moins que navrant. En un clin d'œil, des paroisses entières, depuis Rimouski jusqu'à Québec, furent dépeuplées soit par la conscription, soit par le poignard de l'assassin.

La paroisse de Sainte-Anne de la Pocatière eut à souffrir, comme toutes les autres, du vandalisme exercé par l'armée anglaise. La plupart de ses colons, non en état de porter les armes, ne durent leur salut qu'à la fuite ; plusieurs se cachèrent sur la *Montagne à Thiboutot,* d'autres sur la *Montagne Ronde,* et quelques-uns se réfugièrent sur la *Montagne du Collège.* Il se passa sur cette dernière montagne un épisode que nous raconterons aussi brièvement que possible. Tous les anciens élèves du collège Sainte-Anne connaissent parfaitement la célèbre *Cabane des Fées,* qui se dresse sur le versant nord de la montagne. C'est en ce lieu sombre et redouté que nous transporterons nos lecteurs pour un moment.

*
* *

Plusieurs sauvages de la tribu des Micmacs avaient construit leurs wigwams dans l'anse Sainte-Anne, sur le bord du fleuve, pour faire la chasse et la pêche et se préparaient à tirer de la flèche et à jouer de l'hameçon, lorsqu'ils aperçurent un vaste incendie du côté de la Rivière-Ouelle.

Un des leurs arrive au même instant au pas gymnastique et suant sang et eau.

« Vite, s'écrie-t-il, sauvons-nous. Les Anglais sont là-bas, brûlant nos cabanes et nos forêts et massacrant tous nos amis qu'ils rencontrent sur leur passage. »

A ce cri d'alarme, les Micmacs lèvent le camp et s'enfuient vers un bois situé non loin de leurs habitations.

Cette retraite cependant ne leur paraît pas sûre; un seul sentier à peine frayé, il est vrai, traverse la forêt, mais c'est le chemin que suivra nécessairement l'armée dévastatrice; il n'y a pas d'autre voie de communication. Que faire? Tout retard peut causer leur perte.

D'un signe de la main droite, le chef de cette petite bande montre la montagne du Collège, et le chef est compris. Aussitôt les sauvages, ramassant armes et bagages, se dirigent vers l'endroit indiqué. Mais en arrivant, nouveaux embarras et nouvelles craintes : les fuyards fouillent toutes les fissures, toutes les crevasses et tous les antres de cette chaîne de rochers escarpés et ne trouvent aucune caverne qui puisse les soustraire aux recherches de l'ennemi; ils sont découragés.

Les fouilles se continuent néanmoins avec plus d'ardeur que jamais; ces infortunés veulent à tout prix conserver leur vie pour porter secours plus tard à leurs familles, qui résident de l'autre côté de la

Grande-Rivière. Tout à coup Donatagué, — c'était le nom du plus jeune, — appelle ses frères et ses amis en leur criant comme Archimède :

« Je l'ai trouvé ! je l'ai trouvé ! »

On s'empresse d'accourir à son appel, et leurs regards tombent sur une vaste grotte pratiquée dans le flanc de la montagne. L'entrée en est très étroite et basse ; mais l'intérieur est d'une très grande dimension. Cette grotte se compose de plusieurs compartiments ; on ne peut pénétrer dans quelques-unes de ces chambres qu'en rampant sur les mains et les pieds et quelquefois même en se couchant à plat ventre.

Nos sauvages s'installent donc dans cet antre, éclairé seulement à la partie supérieure par les rayons du soleil brillant à travers les rares fissures du rocher. Une pierre, adroitement placée à l'unique issue de la caverne, dérobe les Micmacs aux regards du reste des mortels. Il n'y a plus rien à craindre ; personne ne peut découvrir l'existence d'une prison aussi sombre.

La première journée s'écoule sans qu'aucun homme de la troupe n'ose sortir de la grotte. L'ennemi est trop proche ; les coups de fusils se succèdent avec une rapidité étonnante, et l'incendie continue toujours ses ravages dans la forêt. Le deuxième jour n'apporte aucun changement à la situation. Sur le déclin de la troisième journée, la faim se fait sentir d'une manière épouvantable ; ces

bons sauvages n'ont rien mangé depuis leur emprisonnement volontaire, et il leur est encore impossible d'aller chercher des provisions au dehors; car l'armée anglaise est bivouaquée au pied même de la montagne. Ils endurent des souffrances atroces et presque insupportables. Ils gémissent, ils pleurent, ils crient, ils se roulent par terre dans des moments de fureur, ils prient, ils invoquent le Grand Manitou, le Petit Manitou et enfin tous les Manitous de l'univers. Et ces dieux restent sourds à leurs supplications.

Les Micmacs délibèrent un instant sur le parti qu'ils doivent prendre dans un danger aussi imminent, et le conseil des sachems décide que tous se livreront sur-le-champ à l'Anglais plutôt que de mourir de faim et de soif.

Le plus fort d'entre eux s'approche de l'entrée de la grotte et se met en frais d'enlever la pierre qui sert de porte; mais aussitôt un bruit épouvantable se fait entendre; un grand vent ébranle la caverne jusque dans ses fondements; les arbres sont déracinés et renversés par terre; d'énormes blocs de rochers se détachent du sommet de la montagne et roulent dans la vallée en faisant un vacarme infernal.

Impossible de décrire la terreur de ces pauvres sauvages. Leur effroi augmente encore en voyant apparaître au milieu d'eux une vieille femme, toute rabougrie, laide et difforme, mais portant une robe

et une couronne étincelante d'or et de pierres précieuses, à l'exemple des reines; elle tient à la main droite une baguette d'osier. A son apparition, la tempête s'est apaisée, et le silence le plus profond règne dans cette demeure souterraine. La vieille adresse la parole aux Micmacs en ces termes :

« Sachez, ô intrépides coureurs des bois, que je suis la maîtresse de ces lieux, et que la grotte que vous habitez aujourd'hui est mon palais. J'ai entendu vos cris déchirants à cent mille lieues d'ici, et je suis accourue pour vous secourir. Prenez cette baguette de fée, — car je suis la fée protectrice de toute la rive sud de votre Grande-Rivière, — et toutes les fois que vous frapperez le rocher avec cette baguette, vous obtiendrez tout ce que vous désirerez. »

Elle dit et disparut en forme de globe de feu, qui illumina la grotte jusque dans ses réduits les plus ténébreux.

*
* *

Les Micmacs étaient sauvés. Deux jours après, l'armée anglaise partait et se dirigeait sur Saint-Jean-Port-Joli.

Les prisonniers sortirent de leur retraite et allèrent rejoindre leurs femmes et leurs enfants.

C'est depuis cette époque que la grotte dont nous venons de parler porte le nom de *Cabane des Fées*.

Cette histoire nous a été racontée par un bon vieux du temps passé, mais nous n'en garantissons pas l'authenticité; car plusieurs personnes, dignes de foi, nous ont affirmé que cette grotte avait été ainsi baptisée par des élèves ou des professeurs du collège Sainte-Anne.

LE CAP MARTIN

C'était en 1854. Quatre étudiants, qui ont joué plus tard un rôle assez marquant dans l'histoire de notre jeune pays, étaient nonchalamment assis sur le versant septentrional du cap Martin, à l'ombre d'une touffe d'arbres toujours verdoyants, et causaient gaiement des examens qu'ils avaient subis à la fin de l'année scolaire, tout en dégustant un goûter délicieux qu'ils avaient eux-mêmes apprêté.

Le cap Martin! Qui n'a entendu parler de ce lieu enchanteur situé à environ un mille et demi à l'ouest du collège Sainte-Anne, sur le bord du Saint-Laurent, de ces parages si chers à tous les jeunes gens qui font leurs études dans cette admirable institution, de ce petit paradis terrestre si recherché pour les bains, les parties de pêche, les pique-niques et les amusements de tous genres? Le cap Martin! Comme ce nom retentit agréablement à l'oreille de l'écolier le matin d'un grand congé, lorsque le premier maître de salle annonce que la communauté ira

passer la journée sur cette charmante colline. Mais trêve à nos souvenirs de collège et revenons à nos... nous allions dire moutons! à nos quatre étudiants, qui venaient de terminer leur cours classique; c'étaient donc, en langage scolaire, quatre *physiciens* ou *finissants,* de grands sires, quoi!

Le repas était servi sur l'herbe; chaque convive était étendu à la mode des anciens Romains couchés sur leurs divans. L'air pur et frais qu'on respire continuellement en cet endroit aiguisait l'appétit. Aussi, il était amusant de voir disparaître les mets succulents de la table champêtre au cliquetis du couteau et... du pouce et de l'index; dans cette collation, la fourchette brillait par son absence. L'eau remplaçait le vin, et certes cette boisson est toujours la plus naturelle. Nos joyeux dîneurs étaient arrivés à la partie la plus alléchante du menu : le dessert, qui se composait uniquement de *tranches dorées.* De notre temps, tous les élèves, du plus petit au plus grand, connaissaient la manière de faire des tranches dorées. C'était la première leçon de cuisine, — si nous en exceptons toutefois le *hachis,* — que nous apprenions en faisant nos excursions au *Lac à Bourgelas,* à la *Montagne à Bouthot,* au *Bras,* à la *Montagne Ronde,* etc. Ce n'est pas difficile, il faut l'avouer; nous prenons des tranches de pain et nous les faisons rôtir dans un mélange de lait, d'œufs et de sucre. Et puis voilà : le mets est préparé.

Les tranches dorées confectionnées par les quatre

étudiants étaient menacées d'un bien triste sort, lorsque la collation fut interrompue par l'arrivée inattendue d'un respectable vieillard, qui fit tout à coup son apparition au milieu de l'épais feuillage, en s'écriant :

« Ah! mes brigands, je vous prends en flagrant délit. Non contents d'avoir dévalisé mes nids de poules en descendant ici, vous avez ravagé mon joli bocage pour faire bouillir la marmite, et vous vous régalez maintenant comme des princes. »

On aurait dit alors que les finissants étaient mus par la vapeur ou par l'électricité; car, aussi prompts que l'éclair, ils sont debout, frappent des mains, lancent leurs casquettes en l'air et font retentir la montagne de leurs exclamations :

« Vive le père Martin! Hourra pour le père Martin! »

Oui, c'était bien le père Martin qui arrivait, un cultivateur âgé de plus de quatre-vingts ans, au port noble et fier, comme dirait le rhétoricien, au regard vif et sympathique; un vétéran de 1812 qui avait combattu aux côtés du héros de Châteauguay; un de ces patriarches vénérables et respectés que nous rencontrons encore si souvent dans nos heureuses campagnes; un de ces Canadiens français enfin, qui n'ont jamais oublié leur noble devise : *Religion et Patrie.*

« Hourra! tant que vous voudrez, reprit le père Martin après le bienveillant accueil que lui faisaient

les écoliers; mais cela n'empêche pas que vous ne mangiez mes œufs et que vous ne brûliez mon bois.

— Pardon, pardon, père Martin, s'écrièrent en chœur les étudiants, nous n'avons pas cet honneur-là. Nous avons acheté nos œufs chez M. Valence Garon, au village. Quant au bois, c'est du bois que nous avons ramassé sur la plage, au milieu des cailloux, au risque de nous casser mille fois le cou en sautant d'un précipice à l'autre. Tenez, père Martin, venez goûter nos tranches dorées, et ne pensez plus aux petites fredaines dont vous nous accusez.

— Des tranches dorées! C'est bien; j'accepte votre invitation. Ce que je mangerai sera autant d'ôté sur votre conscience; car ces tranches sont préparées avec mes œufs et mon bois.

— Quelle triste opinion vous avez des étudiants. Vous les prenez donc tous pour des voleurs?

— Oh! non; mais ce sont de petits faiseurs de tours. Et quand on est enfant, voyez-vous, on ne se gêne pas de pénétrer dans le poulailler, le jardin et le verger. La gourmandise est bien forte à cet âge si tendre; j'en sais quelque chose par expérience.

— Bravo! père Martin. Vous avez été jeune, vous aussi; c'est tout dire. Mangeons. »

Il nous semble inutile d'ajouter que l'existence des tranches dorées fut après cela de courte durée. Le repas terminé et après avoir fumé le calumet de la paix avec le père Martin, le doyen des étudiants pria le vieillard de vouloir bien raconter une histoire du

bon vieux temps pour récréer ses petits amis, — s'il vous plaît ses grands amis : ce sont des finissants. Le père Martin se rendit avec plaisir à l'invitation; son répertoire de légendes et de contes était aussi volumineux que l'ouvrage intitulé : *Les mille et une nuits*. Le narrateur commença donc ainsi son récit, qu'il assura être la pure vérité.

« Mes amis, vous vous rappelez sans doute l'*année du grand choléra,* cette année où l'épidémie asiatique fit tant de victimes à Québec. Ce fut en 1832. Toute la population était plongée dans la plus grande désolation et désertait la ville en foule pour échapper au terrible fléau. Trois pères de famille, dont les femmes et les enfants reposaient dans leur dernière demeure, au cimetière du Gros-Pin à Charlesbourg, montèrent un soir sur une frêle embarcation et partirent de Québec pour descendre à la Rivière-Ouelle. Une légère brise soufflait alors du sud-ouest, et la lune brillait dans tout son éclat. Le voyage promettait d'être des plus heureux. En effet, la nacelle glissa d'abord, pour ainsi dire, sur la plaine liquide et allait même toucher bientôt au terme de sa course, lorsque, rendus à la Traverse de Saint-Roch des Aulnaies, les nouveaux mariniers sont tout à coup assaillis par une furieuse tempête de vent de nord qui, dans l'espace de quelques minutes, se change en véritable ouragan. Le tonnerre gronde avec un fracas épouvantable; les éclairs succèdent aux éclairs avec une rapidité vertigineuse; le firmament présente

parfois l'apparence d'un vaste incendie; la pluie tombe par torrents; le jour vient de finir et de faire place à une nuit d'horreur et de désespoir; les vagues moutonnent et déferlent même avec fureur; la fragile embarcation gémit, bondit, disparaît sous les flots courroucés, rebondit, se tord sous la violence du vent et, à chaque instant, semble devenir la proie des éléments déchaînés. Une bourrasque, plus terrible que les autres, met en pièces l'unique voile; le mât craque, plie, casse et tombe dans les flots; le gouvernail est arraché de ses gonds et emporté par une vague. La mort, la pâle mort s'avance avec son cortège de souffrances; encore quelques instants, et la nacelle, secouée comme le plus petit copeau, sera engloutie dans la profondeur des ondes. Les malheureux nautonniers ont perdu tout espoir de salut et ont tourné leurs regards vers le Ciel, qui seul peut les sauver en faisant un miracle; ils prient de toute la ferveur de leur âme et demandent pardon à Dieu des péchés dont ils se sont rendus coupables.

« Tout à coup, une vague énorme, aussi haute qu'une montagne, surgit à côté de la chaloupe, l'enveloppe bientôt d'un linceul et l'entraîne dans l'abîme. C'en est fini, l'embarcation est culbutée sens dessus dessous à quelques arpents du *Fer à cheval,* vis-à-vis de Sainte-Anne, et les malheureux qui la montent disparaissent en poussant ce cri suprême : « Mon Dieu! mon Dieu! » Le drame est

« Je saisis un banc de la chaloupe de la main droite
et je pris mon scapulaire de la main gauche. »

terminé, et un voile lugubre se dresse devant la scène. Il est alors minuit.

« Le lendemain, vers 3 heures du matin, deux braves habitants de cette paroisse viennent visiter leur pêche que vous voyez en face de vous, près de cette pointe (le narrateur montre du doigt l'endroit désigné). En arrivant au pied du rocher, leurs regards tombent sur une épave; c'est une chaloupe qui repose sur des cailloux, la quille en l'air. Ils s'approchent de l'embarcation naufragée; ils la retournent, et, ô surprise! ils sont en présence d'un noyé qui se tient cramponné à un banc de la nacelle; de la main gauche, le noyé presse sur sa poitrine le scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel.

« Les deux pêcheurs enlèvent de la chaloupe la malheureuse victime de la tempête de la nuit précédente, et la déposent sur le vaste plateau sur lequel nous sommes assis. L'un d'eux examine attentivement le noyé.

« — O miracle, s'écrie-t-il, il n'est pas mort. Non, il respire encore, j'en suis certain. Regarde, dit-il en s'adressant à son compagnon; le petit miroir que je viens de lui poser près de la bouche s'est couvert de sueur. Cette espèce de rosée est produite sans aucun doute par sa respiration, bien que les mouvements en soient imperceptibles. »

« A l'instant, les pêcheurs se mettent à frictionner le noyé, à le rouler sur un baril et à lui administrer, en un mot, tous les remèdes que suggère l'expé-

rience en pareil cas. Non, il n'est pas mort; car bientôt le noyé commence à vomir, et le vomissement dure au moins dix minutes; dans ce moment, les minutes paraissent plus longues que les heures. Quelques secondes s'écoulent encore et sa poitrine se soulève; le noyé remue un bras et une jambe.

« — Miracle! miracle! s'exclament les deux pêcheurs. Il est sauvé! »

« Aussitôt le prétendu noyé agite l'autre bras et l'autre jambe; il ouvre les yeux, qu'il promène de tous les côtés, et on l'entend alors murmurer :

« — Mon Dieu! où suis-je? »

« Ses sauveurs lui défendent de parler et lui conseillent de rester calme et de contenir les émotions qui l'assiègent :

« — Plus tard vous remercierez le Ciel de vous avoir protégé d'une manière aussi visible. »

« Le noyé obéit, ferme les yeux et dort d'un profond sommeil jusqu'au lever du soleil. Les pêcheurs lui avaient dressé une couche de sapin et l'avaient recouvert de leurs habits d'étoffe du pays.

« A son réveil, le naufragé ressentait encore une grande faiblesse dans tout son être, et tout le corps lui paraissait comme meurtri. Sac à papier! il ne faut pas vous étonner, mes amis, si cet homme était faible alors après la nuit terrible qu'il venait de passer. Son premier soin en revenant à la vie fut de se jeter à genoux, de remercier la sainte Vierge, qui l'avait arraché à une mort certaine, et de témoigner

sa reconnaissance à ses sauveteurs, qui n'avaient rien épargné pour secourir leur semblable. Les pêcheurs lui demandèrent ensuite le récit de l'effroyable tempête qu'il avait essuyée pendant la nuit. Le naufragé exauça leurs vœux et leur raconta ce que vous connaissez déjà. Je me contenterai de vous rapporter la fin de sa narration.

« — Lorsque notre embarcation chavira, — c'est le naufragé qui parle, — mes deux infortunés compagnons de voyage furent emportés par la vague énorme qui nous enveloppait de toutes parts, et ils ne reparurent plus. En constatant l'imminence du danger auquel nous étions sans cesse exposés, je saisis un banc de la chaloupe de la main droite, et je pris mon scapulaire de la main gauche en disant à ma bonne mère Marie : « O Vierge immaculée, « sauvez-moi du danger. » Ce furent mes dernières paroles; j'enfonçai dans les flots avec la chaloupe et je perdis connaissance. Vous savez le reste. C'est mon scapulaire qui m'a sauvé; j'en rendrai éternellement grâces à la glorieuse mère de Dieu. »

Le père Martin avait fini son histoire.

« Mais, père Martin, lui demandèrent les étudiants, connaissez-vous le nom de ce naufragé?

— Sans doute, répliqua le conteur. C'était mon père. Après avoir été sauvé de la mort comme vous venez de le voir, il prit la résolution de demeurer à la campagne, dans un lieu solitaire, loin du fracas et du tumulte de la ville; il acheta une terre; il se cons-

truisit une élégante maisonnette que vous pouvez admirer encore à quelques arpents au sud de ce cap; il se maria en secondes noces, et quand il descendit dans la tombe, il était entouré d'une nombreuse famille, six garçons et six filles. C'est en souvenir et en l'honneur de mon vénérable père que les habitants de la paroisse ont baptisé cette montagne du nom de *cap Martin.* »

Les ombres commençaient alors à s'allonger dans la plaine. Les quatre étudiants se levèrent, serrèrent affectueusement la main du patriarche et reprirent le chemin du village, en faisant retentir la colline du cri de : « Vive le père Martin ! »

LE DOCTEUR L'INDIENNE

Il y a plus de quarante ans, nous quittions le toit paternel pour faire une courte promenade dans quelques-unes de ces belles paroisses du comté de l'Islet qui bordent le majestueux Saint-Laurent. Nous étions alors en vacances ; tous ceux qui ont passé sur les bancs d'un séminaire ou d'un collège savent que les écoliers consacrent consciencieusement au plaisir ces quelques jours de repos et de loisir. Promenades, parties de chasse et de pêche, visites aux parents et aux amis, en un mot tous les amusements sont employés pour améliorer la santé délabrée du jeune étudiant. Les parents mettent le plus grand empressement à satisfaire les moindres désirs de leurs enfants, qui méritent certainement qu'on leur procure un peu de récréation après une année des plus rudes labeurs.

Donc, un beau matin du mois d'août, nous partons quatre écoliers dans une calèche aux ailes jaunes et traînée par un vieux cheval qui parcourait infailliblement quatorze lieues en quinze jours.

Nous nous acheminons vers Saint-Jean-Port-Joli d'un pas tranquille et lent comme les rois fainéants dans les rues de Paris, avec cette différence que nous sommes transportés par un cheval, tandis que les monarques se payaient le luxe de se faire voiturer par quatre bœufs. C'était plus poétique, n'est-ce pas?

Pourtant, sous le rapport de la poésie, nous n'avons rien à envier à ces riches et à ces puissants de la terre. Le panorama qui se déroule devant nos regards est splendide. Nous venons de quitter la charmante paroisse de Sainte-Anne avec son superbe collège et ses élégantes maisonnettes, pour entrer dans le « Domaine », — c'est ainsi qu'on désigne le rang qui longe la grande anse de Saint-Roch des Aulnaies, depuis le moulin de feu M. Dupuis, ancien député, jusqu'au village. A notre gauche, nous voyons la paroisse de Sainte-Louise, qui, par l'effet de la perspective, semble s'adosser au flanc des Alléghanys, dont les cimes, toujours verdoyantes, se perdent dans la nue. Devant nous, nous avons l'église et le village de Saint-Roch, qui se mirent dans les eaux limpides du fleuve géant. A notre droite, le Saint-Laurent, que sillonnent des centaines d'embarcations, s'étend à perte de vue; plus loin, l'Ile-aux-Coudres, qui se dresse comme une élégante corbeille de verdure et de fleurs, et ferme pour ainsi dire l'entrée de la baie Saint-Paul. Cette île nous rappelle un souvenir bien cher aux

Canadiens français : l'arrivée de l'intrépide découvreur du Canada, le courageux marin de Saint-Malo, l'illustre Jacques Cartier. Plus loin encore s'élèvent les paroisses des Éboulements et de la baie Saint-Paul, si recherchées des touristes pendant la saison des chaleurs. Au fond ou au sommet du tableau, surgissent les magnifiques chaînes de montagnes appelées Laurentides, dont les énormes assises se baignent dans les eaux du Saint-Laurent.

Après avoir contourné la pointe Saint-Roch, la vue rencontre les Piliers, rocher escarpé sur lequel s'élève un phare lumineux qui guide le nautonnier au milieu des ténèbres et de la tempête. Du même coup d'œil, nous admirons un charmant groupe d'îles, qui attirent l'attention de l'étranger par leur aspect sauvage et pittoresque ; nous voulons parler de l'Ile-aux-Oies, de l'Ile-aux-Grues, etc.

Comme on peut facilement en juger, nous sommes de vrais écoliers dont la curiosité est sans cesse excitée par les beautés qui nous entourent ; il nous faut tout voir et tout contempler. Aussi nous avons bien le temps, avec notre vieille bourrique, qui sue déjà sang et eau, bien qu'elle n'ait pas encore fait un pas de course. Tout de même nous avançons toujours. Et puis, nous sommes heureux : nous éprouvons de douces et pures jouissances, nous respirons à l'aise, nos forces se retrempent, notre imagination s'échauffe et s'enflamme, notre intelligence se déve-

loppe en présence des merveilles de la nature, le but de notre voyage enfin est atteint.

Cependant notre voyage n'est pas encore terminé, il nous faut visiter cette paroisse qu'on appelle à si juste titre Saint-Jean-Port-Joli. Oui, c'est vraiment un joli port, et le parrain qui l'a ainsi baptisé mérite nos plus sincères félicitations ; car il est impossible de redire ici toutes les beautés, tous les charmes, tous les sites enchanteurs qui s'offrent à nos regards quand nous entrons dans cette riche paroisse. La nature s'est plu à verser ses trésors les plus précieux en ces parages pour en faire un véritable paradis terrestre. Tous les voyageurs qui visitent Saint-Jean-Port-Joli pour la première fois éprouvent les mêmes impressions, les mêmes émotions que nous avons ressenties nous-mêmes en cette circonstance. Mais trêve à l'admiration, et continuons notre promenade, nous allions dire notre course, avec notre cavale.

A peine avons-nous fait quelques pas, qu'un de nos compagnons de classe s'écrie :

« Ah ! regardez à gauche ; nous voyons l'emplacement qu'occupa la demeure d'un célèbre meurtrier, d'un assassin qui a, pendant assez longtemps, semé la terreur et l'épouvante parmi les paisibles habitants de cette délicieuse retraite. »

Cette exclamation subite nous arrache de nos méditations poétiques et nous glace d'effroi. Il nous semble voir le meurtrier devant nous et nous crier :

« La bourse ou la vie ! » Cependant cette frayeur, bien naturelle aux jeunes gens, disparaît bientôt pour faire place à notre sang-froid habituel.

« Mais dis donc, l'ami, de qui veux-tu parler?

— Vous vous rappelez sans doute le fameux docteur l'*Indienne* et sa misérable fin, n'est-ce pas?

— Oui, oui, répondons-nous en chœur.

— Eh bien ! c'est là qu'il demeurait, continua-t-il en nous montrant du doigt l'endroit désigné.

— Tu nous ferais grand plaisir, si tu nous racontais l'histoire du docteur l'Indienne ; car nous avons entendu citer son nom bien souvent et même nos grand'mères nous menaçaient des foudres du fameux docteur lorsque nous étions trop dissipés dans notre bas âge. Mais nous ne connaissons qu'imparfaitement la vie de ce véritable bandit.

— Je vais essayer de satisfaire votre curiosité, sans entrer néanmoins dans tous les détails d'une carrière aussi tristement remplie. Je me contenterai de vous narrer aussi brièvement que possible le dernier meurtre qu'il a commis et qui a comblé la mesure de ses iniquités.

— Commence ; nous t'écoutons.

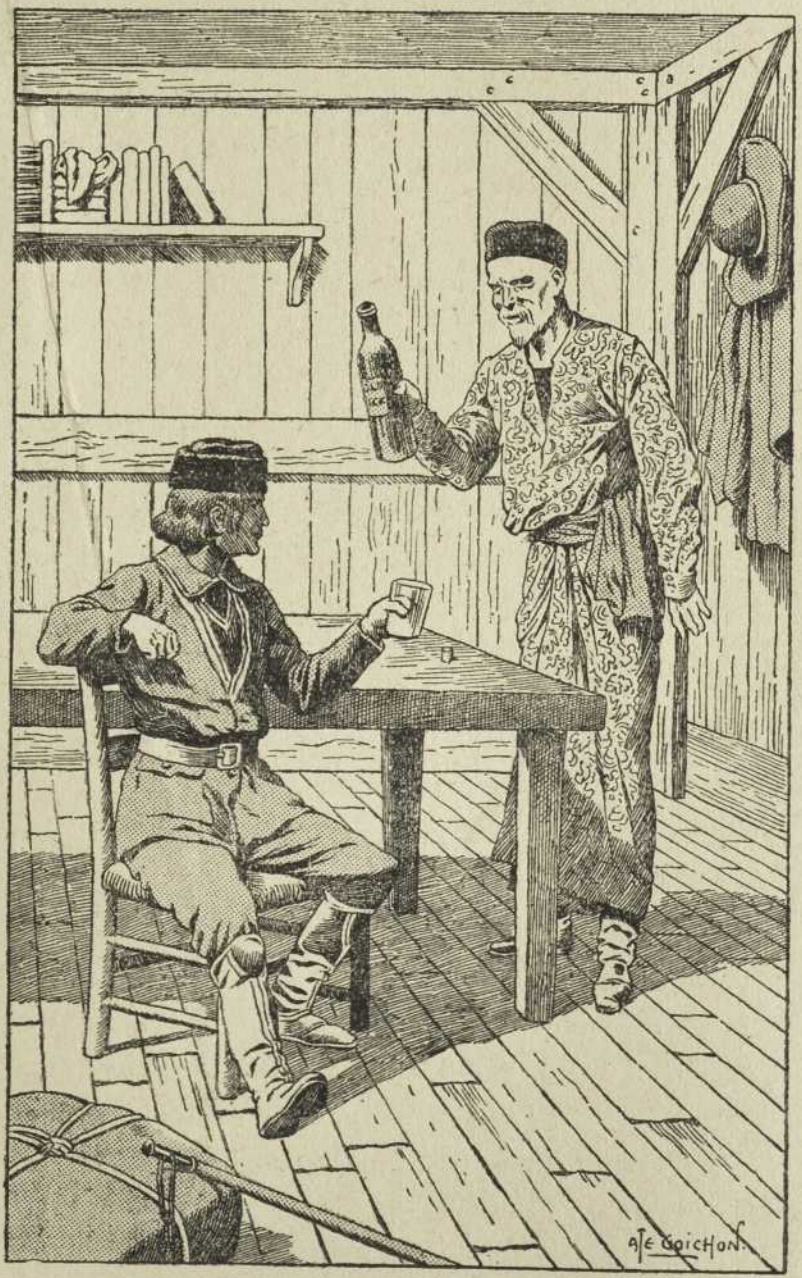
— Le docteur l'Indienne, — ainsi nommé parce qu'il portait presque continuellement une robe d'indienne, — vivait seul dans sa sombre demeure et jouissait d'une bien mauvaise réputation parmi les habitants de Saint-Jean, qui tous le redoutaient et fuyaient son contact comme on fuit un pestiféré ou

un lépreux. Un soir, un de ces colporteurs qu'on rencontrait à la campagne, il y a quelques années, entra chez le docteur et lui demanda l'hospitalité. Guillemette, — c'était le nom du marchand ambulant, — était loin de se douter que sa dernière heure allait bientôt sonner. En pénétrant dans l'antre du bandit, il mettait pour ainsi dire un pied dans l'éternité.

« Le docteur acquiesça avec empressement à la demande du colporteur, et, pour le soulager de sa longue course de la journée, il lui offrit un verre de rhum de la Jamaïque. Guillemette but donc à la santé docteur, — boire à la santé d'un autre, ça fait tant de bien ! — mais en même temps que l'alcool, il avala un narcotique puissant que le docteur avait mis dans le verre lorsqu'il alla querir le rhum dans son cabinet. Le colporteur se coucha quelques instants plus tard et dormit du plus profond sommeil.

« Pendant la nuit, à cette heure où la nature entière semble se reposer, le docteur l'Indienne se lève, prend une bougie et, armé d'un lourd marteau, se dirige vers le lit de Guillemette. Il contemple un moment le visage calme et souriant de celui qu'il allait bientôt assommer. C'est le démon de l'or seul qui pousse ce monstre à tremper ses mains dans le sang de son semblable.

« Le docteur l'Indienne hésite alors ; on dirait qu'il a peur ; c'est peut-être l'ombre de Caïn qui voltige devant ses yeux et arrête son bras meurtrier.



Il lui offrit un verre de rhum.

Mais non, il n'en est rien ; cette hésitation ne dure qu'une seconde. Aussi prompt que l'éclair, il lève son énorme marteau, qui retombe ensuite avec une rapidité étonnante et s'enfonce dans le front de Guillemette. Ce dernier n'est pas mort ; d'un bon il est sur pieds et empoigne l'assassin avec l'énergie du désespoir.

« Il s'ensuit une lutte terrible entre le bourreau et la victime ; l'obscurité de la nuit, — la bougie s'était éteinte dans la mêlée, — ajoute encore à l'horreur de la scène.

« Le docteur, redoublant d'efforts, se débarrasse de l'étreinte du jeune homme, lui assène un nouveau coup de marteau sur la tête et l'étend raide mort à ses pieds. Le nouveau Caïn avait tué son frère Abel.

« Sans perdre de temps, le monstre à figure humaine charge le cadavre sur ses épaules et le transporte sur le bord du fleuve. Une chaloupe qui se trouvait là reçoit le corps de Guillemette, et le meurtrier, muni d'un aviron, dirige l'embarcation à quelques arpents du rivage. Là, il s'arrête ; il soulève le corps de Guillemette et le lance dans l'onde bouillonnante. Les flots s'entr'ouvrent, et Guillemette disparaît au milieu du gouffre béant. Le crime est consommé.

« Le docteur retourne à son gîte, lave les taches de sang qui recouvrent le parquet de la chambre où reposait Guillemette une heure auparavant, place dans un lieu sûr tous les effets qui avaient appartenu

à la victime, et s'étend nonchalamment sur son lit avec la satisfaction d'un homme qui a fait le bien toute sa vie.

« Pendant que le meurtrier se livre encore aux douceurs du sommeil, la plus grande excitation règne dans le village. Toute la population est plongée dans la consternation : elle vient d'apprendre qu'un crime horrible a été commis dans la paroisse, mais sans savoir encore en quel endroit. Une femme s'étant levée de grand matin s'était rendue à la pêche pour profiter de la basse marée. Mais elle en était revenue en criant : « Il y a un cadavre dans notre pêche. » Les villageois accourent à ses cris et trouvent le malheureux Guillemette, que les flots ont rejeté sur le rivage. Ils se rappellent tous avoir vu le défunt, le jour précédent, parcourir la paroisse de Saint-Jean-Port-Joli. Quelques-uns d'entre eux l'ont vu même entrer chez le docteur l'Indienne à la tombée de la nuit. Il n'y a plus de doute, c'est le docteur qui l'a tué pour s'emparer de son argent.

« La justice est informée du crime ; elle fait des recherches, et la culpabilité du docteur est prouvée. Le sang d'Abel criait vengeance. Aussi, quelques semaines plus tard, le célèbre docteur l'Indienne montait sur l'échafaud pour subir le châtiment de ses nombreux forfaits. Le meurtrier, si ma mémoire est fidèle, fut exécuté à Québec, devant l'ancienne prison, en compagnie de trois autres grands criminels.

« Voilà, autant que je puis me le rappeler, dit le narrateur en terminant, le récit du dernier crime de cet homme tristement célèbre, dont le souvenir est encore vivace dans toutes les paroisses du comté de l'Islet[1]. »

[1] *Le Soleil* a publié, il y a quelque temps, une notice sur ce personnage de célèbre mémoire. On peut y ajouter ce qui suit; j'étais présent à sa mort sur la potence :

Quand on l'a fait prisonnier, on l'a attaché à une cloison dans sa maison. On avait percé des trous dans cette cloison ; ses pieds et ses mains étaient attachés avec de fortes cordes. Il se déclarait innocent du crime dont on l'accusait ; il se comparait « humblement » semblable à Notre-Seigneur Jésus-Christ crucifié.

Sur la potence, il portait sa robe d'indienne avec un bonnet blanc sur la tête.

Il a fait un discours ; il a avoué son crime et s'est recommandé aux prières des spectateurs, qui ont été fortement impressionnés.

Avant de venir à Saint-Jean-Port-Joli, le docteur avait résidé à l'Ile-aux-Coudres, où il a possédé une terre, qu'il confiait à un fermier... Il en a fait mourir deux.

A cette époque, M. Asselin était curé de l'Ile-aux-Coudres ; le docteur était son grand ami. Le curé avait établi dans son église le premier chemin de la croix du pays ; et le docteur faisait l'exercice du chemin de la croix tous les dimanches.

Qui sait si cet exercice de piété n'a pas attiré la miséricorde de Dieu sur les derniers instants de sa vie ?

Sa vie a été criminelle, mais sa mort a été consolante. La foule a été vivement impressionnée par ses dernières paroles.

Un témoin de la scène.

LE CAP-AU-DIABLE

Il y a soixante à soixante-quinze ans, Saint-Louis du Kamouraska était devenu, surtout le printemps et l'automne, le rendez-vous de tous les Nemrods de la rive sud du Saint-Laurent. Les chasseurs accouraient des paroisses les plus éloignées pour tuer le canard et l'outarde, qui abondaient alors sur cette plage déserte, ainsi qu'une foule d'autres gibiers recherchés par les gourmets.

Ces intrépides coureurs de grèves avaient choisi de préférence la Grande-Anse, comprise entre le Cap-Blanc et le Cap-au-Diable. Cette immense étendue était, à certaines époques de l'année, littéralement couverte de *gabions,* espèces de huttes à une seule ouverture où se cachait le chasseur en guettant sa proie ; quelques pièces de bois brut ou quelques planches suffisent ordinairement pour construire ces sortes d'habitations. Pendant la saison de la chasse, l'ensemble de ces gabions présentait l'apparence d'une bourgade indienne s'élevant sur le bord de la grève.

Toutes les nuits, des centaines de chasseurs quittaient les concessions de la Haute-Ville et de l'Embarras et allaient prendre place dans leurs cabanes respectives. Ils se rendaient généralement sur la plage bien avant le lever du soleil, et ils se réunissaient, à une heure convenue, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, pour raconter des histoires de sorciers, de revenants, de feux follets, etc., etc. La chasse commençait, comme dit le poète :

Au moment où l'aurore, avec ses doigts de rose,
Sépare en souriant la nuit d'avec le jour.

La nuit se passait au milieu de la gaieté la plus franche. C'était le bon vieux temps. Tous les chasseurs s'aimaient comme des frères. Quand on rencontrait deux chasseurs cheminant l'un à côté de l'autre, on pouvait leur appliquer en toute sûreté ce vers du bon La Fontaine :

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa.

Si l'un d'entre eux réussissait mieux que ses compagnons ceux-ci l'applaudissaient et le portaient en triomphe. On le proclamait le plus habile chasseur de toute la bande, et lorsqu'on retournait au foyer, on s'empressait de redire aux parents et aux amis les actes de prouesse dont on avait été témoin.

« Je fais feu sur la troupe des diablotins. »

Comme les temps sont changés ! Aujourd'hui, l'envie salit les plus belles actions. La médisance et la calomnie s'infiltrent dans toutes les classes de la société ; la moindre faute, qui n'est en vérité qu'une légère ondulation sur le fleuve de la vie d'un mortel, devient dans la bouche du médisant une vague énorme capable d'engloutir le navire le plus solide. Le calomniateur fait d'un innocent qui plane sur des hauteurs élevées un monstre à face humaine que la société doit rejeter de son sein. Cet homme respectable est regardé comme un lépreux, comme un paria.

*
* *

Mais revenons à notre sujet. Nous étions au milieu des joyeux chasseurs, et voilà que tout à coup notre imagination nous transporte dans le monde des moralistes. Retournons encore un moment à Kamouraska, et écoutons une histoire dont l'un de ces courageux Nemrods de 1830 a été le héros. Nous tenons les faits du chasseur lui-même ; il nous a juré, par tous les dieux de la mythologie, que son récit était authentique. Il paraît que les précautions oratoires qu'il avait prises n'avaient pas encore chassé le doute de notre esprit, car *Fifi*, — c'est le nom du narrateur, — nous regardant dans le blanc des yeux, nous apostropha ainsi :

« Si vous n'ajoutez pas foi à mes paroles, vous

pourrez prendre des informations auprès d'un acteur de la scène que je vais vous raconter, chez Pierre à Michel, qui restait au Pain-de-Sucre à cette époque-là.

— Est-ce que votre ami ne réside plus au Pain-de-Sucre?

— Oh! non, il est mort depuis une dizaine d'années; mais sa femme vit encore et vous répétera mot à mot ce que je vais vous dire.

— C'est très bien; vous pouvez commencer votre histoire; nous n'avons plus aucun doute sur sa véracité, après les preuves que vous venez de donner. »

Notre chasseur ne se fit pas prier et s'exprima à peu près en ces termes :

« Vous savez, dit-il, que, dans le temps passé, il y avait une foule de sorciers ou d'hommes méchants qui avaient le pouvoir de prendre momentanément la forme d'un animal quelconque, soit d'un chien, soit d'un cheval, soit d'un porc, soit d'un veau, etc. Quelquefois même ces méchants faisaient un commerce avec Satan et se changeaient en diables quand ils le voulaient. »

Ayant fait une moue qui indiquait assez clairement une grande incrédulité de notre part, le narrateur ne put réprimer un mouvement de colère; mais il continua néanmoins son récit :

« Tenez, mon ami, vous êtes incrédule. Eh bien! écoutez-moi attentivement et je vais vous convaincre.

« C'était un vendredi soir. Il faisait noir comme chez le loup, et il tombait de la pluie à boire debout.

« Je dis tout à coup à Fanchette, ma bonne petite femme :

« — Je vais à la chasse. Demain matin le gibier sera en abondance sur la grève. C'est le meilleur temps. »

« Onze heures sonnaient alors à l'horloge.

« Ma femme veut s'opposer à mon départ ; mais ma résolution est prise et rien ne peut m'arrêter. J'ai la tête dure comme un caillou. Je prends donc mon fusil et mon sac de provisions, et je me dirige vers le Cap-au-Diable. Je demeurais vis-à-vis chez les Rossignol dans le temps.

« Fanchette, en me voyant franchir le seuil de la porte, me recommanda bien, après m'avoir embrassé, de ne pas oublier de prier la sainte Vierge pendant cette nuit épouvantable. Je n'eus garde de ne pas suivre ses sages conseils.

« Je descends à travers les champs et j'arrive bientôt près de la pointe du cap que baigne le Saint-Laurent. J'étais mouillé jusqu'aux os et je tremblais comme une feuille de peuplier agitée par le vent. J'aurais désiré faire du feu pour me réchauffer, mais je ne pouvais pas même y songer. Il m'était impossible de trouver un seul morceau de bois sec, et le vent soufflait avec une extrême violence.

« Mon gabion se trouvait du côté nord du cap ; je

continue donc de marcher dans l'espoir de trouver bientôt un abri contre la tempête, lorsque soudain j'aperçois un immense brasier à quelques arpents devant moi, à l'ombre d'un énorme fragment de rocher. Je m'arrête à cette apparition subite. Je ne suis pas peureux, mais ce feu ne me paraissait pas naturel par un temps aussi affreux.

« Après réflexion faite, je me dis : ce sont sans doute des amis, des compagnons de chasse qui sont descendus avant la veillée. Surpris par la tempête, ils ont allumé un grand feu pour lutter contre le froid. Je continue alors de marcher, en ayant soin de faire le moins de bruit possible, afin de reconnaître mes chasseurs sans être vu. Je parcours de la sorte une distance de deux à trois arpents. Je touche enfin presque au brasier, mais des arbres et des fragments de rochers m'empêchent encore de distinguer les personnes réunies auprès du bûcher.

« J'aperçois à ma gauche un rocher très élevé. Je grimpe dessus en faisant un long détour, et, de cette position, je porte mes regards dans la direction du feu. Quel spectacle s'offre alors à ma vue ! Quarante ans se sont écoulés depuis, et j'en frémis encore quand j'y pense. Autour d'un grand feu, je découvre une quinzaine de diablotins avec de longues queues et de grandes cornes, dansant, grimaçant, hurlant et blasphémant ; ils lancent des étincelles par la bouche, par les yeux, par les oreilles ; avec leurs longues fourches ils attisent le feu. A cette vue, les cheveux

me dressent à la tête. J'ai peur. Jusqu'à présent je n'avais vu le diable que sur des images, et aujourd'hui je le vois en personne et à deux pas de moi. On a beau être brave, il faut trembler, et je tremble de tous mes membres comme un frêle roseau secoué par l'orage. Je fais le signe de la croix et j'invoque la sainte Vierge ; je la supplie de me protéger contre les artifices du démon.

« Une idée lumineuse me traverse alors l'esprit. Je savais que les diables que je voyais là n'étaient rien autre chose que des hommes méchants ou quelques-uns de ces sorciers dont j'avais entendu parler tant de fois par ma grand'mère. Dans ce cas, pour *délivrer* ces méchants, il suffisait de les blesser pour en faire sortir du sang ; aussitôt ces personnes *amorphosées* (métamorphosées) reprenaient la forme humaine. Je me jette donc à plat ventre, j'arme mon fusil et je fais feu sur la troupe des diablotins. Et puis, plus de brasier, plus de diables. Tout est disparu. La plus grande obscurité règne en ces lieux, et je reste seul dans cette sombre solitude.

« Quelques instants après, la tempête s'apaise, la pluie cesse, les nuages se dissipent et la lune brille d'un vif éclat. Je reprends courage, et je m'avance lentement vers l'endroit occupé tout à l'heure par les diablotins. J'éprouve bien encore quelques souleurs, mais je parviens néanmoins à maîtriser mon émotion ; je veux voir à tout prix si les danseurs de danses rondes n'ont pas laissé des traces de leur passage.

« J'arrive au plateau sur lequel brûlait le grand feu. Je ne découvre rien. Le plateau est dans le même état qu'auparavant. J'allais continuer mon chemin vers mon gabion, lorsque je foule du pied une *tuque* toute neuve, bonnet de laine qui était fort en usage à cette époque. Je ramasse le bonnet et je le fourre dans mon sac. Je vais ensuite me reposer dans ma cabane.

« Le lendemain matin, au petit jour, j'abats un nombre considérable de canards et d'outardes, et je reviens à la maison faire bombance avec ma femme et mes enfants, à qui je raconte l'aventure qui m'était arrivée pendant la nuit, sans oublier de mentionner ma trouvaille.

« Le dimanche suivant, je me flanque mon bonnet neuf sur le côté de la tête et je m'en vais à l'église. C'était la mode des bonnets en ce temps-là. La première personne que je rencontre à la porte de l'église, c'est Pierre à Michel, que je vous ai nommé au commencement de ce récit. En m'apercevant, il s'écrie :

« —Tiens, tu as mon bonnet! Où l'as-tu donc pris?»

« Je lui rappelle ce qui était arrivé l'autre nuit au Cap-au-Diable.

« Pierre me dit aussitôt :

« — Tu m'as rendu un service signalé. J'étais *amorphosé,* tu m'as *délivré.* Mais je te demande une chose. Jure-moi que tu ne dévoileras jamais ce secret tant que je serai vivant. »

« Je fis le serment exigé, et j'ai tenu ma promesse. »

En terminant son histoire, le chasseur me demanda d'un ton où perçait l'ironie :

« Maintenant, croyez-vous que j'aie dit la vérité?

— Oh ! très certainement. Nous nous fions à votre parole. »

Et intérieurement, nous nous disions :

« Ce chasseur n'a qu'un défaut : celui d'être un *franc menteur*. »

BRAVOURE DE DEUX CANADIENS

Sur les bords du superbe Saint-Laurent, dans une paroisse riche et populeuse, s'élevait jadis une coquette villa, inhabitée depuis un grand nombre d'années. Entourée d'un riant bocage, construite au fond d'une splendide baie, sur laquelle on voyait folâtrer une foule de barques élégantes, et adossée au flanc d'une montagne que couronnaient des chênes et des ormes séculaires, cette habitation occupait le site le plus charmant de ces parages enchanteurs et excitait l'admiration de tous les étrangers. C'était le séjour le plus gracieux et le plus poétique que l'on pût imaginer; l'Éden ne devait pas avoir plus de charmes et plus d'attraits.

Malgré son ombrage toujours frais, sa solitude agréable et pittoresque et ses appâts de toutes sortes, cette villa restait fermée toute l'année. Pas un seul habitant des environs n'osait approcher de cette paisible retraite; au contraire, tous les paysans s'empressaient de fuir dès qu'ils apercevaient la tourelle

qui dominait la grande porte d'entrée. Il y avait là un mystère que nous voulions à tout prix éclaircir. Nous avions nous-même admiré, à plusieurs reprises, cette demeure, et nous ne comprenions pas pourquoi elle était toujours inhabitée. Les circonstances nous favorisèrent dans nos recherches, et le nœud gordien fut tranché sans le secours de l'épée d'Alexandre.

Un jour, nous faisions une partie de pêche dans la petite baie que nous avons mentionnée plus haut; mais ce n'était pas la pêche miraculeuse des disciples du Sauveur sur la mer de Tibériade ou du lac Génésareth. L'habitant de l'empire de Neptune fuyait l'hameçon et allait prendre ses ébats plus loin sur la surface de la plaine liquide. Une conduite aussi indigne à notre égard nous révolta. Nous ramassons armes et bagages, et nous nous dirigeons vers la rive.

Comme nous sommes aussi bon chasseur qu'habile pêcheur, nous mettons notre fusil en bandoulière et nous nous enfonçons dans la forêt qui borde la célèbre villa. Nous n'avons pas fait vingt pas, que nous rencontrons un de ces vieillards qui, par leur air vénérable et patriarcal, inspirent le respect et la confiance.

« Tiens, me dis-je, voilà mon homme; je vais apprendre de lui la solution du grand problème que je cherche vainement à résoudre depuis que je fréquente ces lieux. »

Sans cérémonie aucune, nous abordons le

patriarche, et, après avoir causé de choses indifférentes, nous faisons tomber la conversation sur la villa, que nous voyons distinctement de l'endroit où nous sommes. Ce respectable vieillard s'empresse de satisfaire notre curiosité et nous raconte l'histoire suivante :

« En commençant, je dois vous dire que je n'ai pas revu le propriétaire de cette maison depuis qu'elle a été construite. Je devrais dire plutôt les propriétaires, car ils étaient deux d'abord, un Américain et un Irlandais. Mais la villa n'était pas encore tout à fait terminée, et l'Irlandais avait disparu. On a eu beau prendre des informations sur son compte, on n'a jamais pu savoir où il était allé. La rumeur a circulé dans le temps que l'Américain avait tué son associé pour devenir seul maître de cette belle propriété et que le cadavre de la victime avait été enterré dans la cave. Un fait étonnant, vraiment prodigieux, et qui s'est renouvelé plusieurs fois, semble confirmer cette sinistre rumeur. Pendant certaines nuits, il se fait dans cette maison un tapage infernal, qu'on peut entendre à six arpents à la ronde. Pas une âme qui vive n'a pu habiter cette coquette villa, pas même son propriétaire, qui a levé le pied légèrement et n'a jamais été revu en ces lieux. Il est parti, dit-on, un beau matin pour aller loin, bien loin, dévoré par les remords de son crime. Il n'a jamais été possible à un mortel de passer une nuit dans ce séjour délicieux. Toutes les personnes

qui ont eu l'audace d'y entrer ont été rossées de coups par les esprits et jetées à la porte d'une manière qui voulait dire : N'y revenez plus. Je puis vous raconter à ce sujet une anecdote qui vous intéressera, j'en suis sûr, et qui vous convaincra de la véracité de mon récit.

« Un soir, j'étais à faire la partie de cartes chez mon voisin Mathurin, riche cultivateur, qui demeure à trois quarts de lieue de la Baie-du-Diable, c'est ainsi qu'on la nomme dans le pays. Il y avait là deux Canadiens, qui arrivaient des chantiers de la Gatineau; c'étaient deux hommes doués d'une force herculéenne, deux vrais Canadiens du temps passé, qui n'avaient jamais eu peur et qui ne craignaient rien; ils s'étaient battus avec les *raftmen* les plus forts de tous les chantiers, et jamais ils n'avaient rencontré leur maître. Plusieurs fois même ils en étaient venus aux prises avec des feux follets, des revenants et le bonhomme *Charlo* lui-même, — nom que les habitants de la campagne donnent généralement au diable, — et jamais ils n'avaient reçu une seule égratignure.

« Pendant la veillée, mon ami Mathurin se mit à parler des événements extraordinaires qui avaient lieu à la Baie-du-Diable. L'un des hommes de chantiers éclata alors de rire :

« — Comment, s'écria-t-il, vous croyez tous ces contes-là! Bandes de poules mouillées! Qu'on nous donne, à mon associé et à moi, la somme de cin-

quante piastres et une bouteille de rhum, et nous irons passer la nuit dans votre terrible villa. Je voudrais bien que quelqu'un s'avisât de nous déranger, par exemple ! »

« Un formidable juron termina la phrase.

« Mathurin, offensé des paroles orgueilleuses et du blasphème qu'il venait d'entendre, répliqua aussitôt :

« — Ce n'est pas cinquante, mais cent piastres que je vous accorde, si vous passez toute la nuit dans la villa. Quant à la boisson, vous en aurez tant que vous voudrez. »

« Les deux Hercules s'approchent de mon ami et lui disent en tendant la main droite :

« — Tapez là. Nous acceptons votre pari, et nous nous mettons en route sur-le-champ. »

« Le marché est conclu devant témoins, et les courageux Canadiens s'acheminent vers la villa, suivis à une courte distance par une dizaine de mes amis et moi-même, qui voulions nous assurer s'ils rempliraient les conditions de leur contrat. Nos deux braves entrent hardiment dans la maison, placent une bougie sur une table près de la cheminée et s'asseient de chaque côté de cette table, après s'être ingurgité chacun un bon coup et avoir allumé leur brûle-gueule. Les témoins s'installent sous le feuillage d'un gros orme à quelques pas de la maison. Du poste que nous occupons, nous pouvons observer facilement toutes les allées et venues de nos gars.

« Trois longues heures s'écoulent, et rien ne vient troubler l'attitude ferme des deux sentinelles vigilantes, qui trinquent très souvent à notre santé en poussant de bruyants éclats de rire. Sur le coup de minuit, les Canadiens lèvent simultanément la vue vers le plafond ; ils ont entendu un bruit de chaînes assourdissant au-dessus de leur tête. Au bruit de chaînes succèdent des pas lents et cadencés. On dirait un prisonnier se promenant nonchalamment dans son étroite cellule. Les pas se dirigent vers l'escalier qui conduit au premier, faisant entendre un son semblable à celui que produiraient des ferrailles traînées sur un chemin rocailleux, et l'écho se répercute au loin dans la forêt. « Les gardiens de la citadelle, » comme dit la chanson, perdent de leur sang-froid et de leur fanfaronnade ; l'effet de l'alcool, qu'ils ont avalé à pleines rasades, a disparu ; la peur a chassé l'ivresse ; ils sont plus pâles que la mort. Mais, tout de même, ils ne bougent pas. C'est si beau que de gagner cent piastres, dans l'espace de sept à huit heures, à ne rien faire !

« Le revenant, — car c'en était certainement un, — descend l'escalier et s'approche lentement de l'endroit où se tiennent les deux Canadiens. Ceux-ci regardent dans la direction d'où part le bruit, mais ils ne voient rien. Leur peur augmente ; nous les voyons trembler comme des feuilles sèches au moindre souffle du vent. Tout à coup, celui qui se trouve à droite de la table se sent saisir aux épaules

Le revenant descend l'escalier.

par deux mains invisibles, soulever de son siège et transporter prestement à la porte, mais sans *attraper aucun mal;* la porte s'ouvre d'elle-même, et notre homme est déposé précieusement sur la galerie qui entoure la villa. Inutile d'ajouter qu'il prend ses jambes à son cou et nous rejoint au pas gymnastique.

« Notre curiosité est alors vivement excitée; nous avons hâte de connaître le sort réservé à son compagnon, qui, nous l'avouons à sa louange, n'avait pas quitté son poste; il se conduisit en véritable brave. Notre attente n'est pas de longue durée. Le revenant met le second Canadien à la porte avec la même politesse dont il avait fait preuve à l'égard du premier. Quelques secondes plus tard, il est au milieu de notre petite troupe d'observateurs. Nous retournons à la résidence de l'ami Mathurin, qui rit à gorge déployée de l'aventure arrivée aux deux Canadiens.

« Les hommes de chantiers dévorent en silence leur honte et leur déconfiture. Mais, ne voulant pas passer pour des lâches et des femmelettes, ils offrent à Mathurin de retourner la nuit prochaine à la villa, aux mêmes conditions. Le marché est accepté de part et d'autre.

« Le lendemain soir, les deux Canadiens reprennent leur ancienne position dans la villa. Le plus profond silence règne encore jusqu'à minuit. Mais, à cette heure, le même bruit de chaînes et les

mêmes pas cadencés de la nuit précédente se font entendre.

« Le revenant descend l'escalier; la porte d'entrée s'ouvre avec un fracas épouvantable; et les hommes de chantiers sont lancés dehors avec une violence telle, qu'ils vont rouler à plusieurs pas de la galerie et piquent une tête contre des cailloux qu'on avait placés pour l'ornementation de l'avenue principale. Nous volons à leur secours; ils sont sanglants et défigurés; nous les transportons chez mon ami plus morts que vifs. Cette fois, ils s'avouent vaincus; ils ne sont nullement disposés à recommencer la lutte. Mathurin avait gagné son pari.

« Depuis cette époque, personne n'a osé pénétrer dans cette maison, et soyez convaincu que jamais elle ne sera habitée. »

Le vieillard, ayant terminé son récit, continua sa marche vers le fleuve. En nous quittant, il nous dit d'un accent prophétique et en nous désignant de sa grande main blanche et décharnée la lugubre habitation dont nous connaissons l'histoire :

« Jeune homme, fuyez cette maison maudite. Oui, fuyez, si vous ne voulez pas qu'il vous arrive malheur. »

Et il s'éloigna en faisant le signe de la croix.

Sa narration nous avait fortement impressionné. Aussi, nous ne nous fîmes pas prier pour quitter des parages où se passaient des événements si étranges et si effrayants.

Trois mois plus tard, nous recevions une lettre d'un ami qui demeurait non loin de la Baie-du-Diable. Cet ami nous apprenait que la villa n'existait plus. Les habitants de la paroisse, effrayés des bruits qu'ils entendaient presque toutes les nuits, avaient mis le feu à cette maison, qui fut détruite de fond en comble. En nivelant le terrain, ils firent des fouilles dans la cave et trouvèrent un cadavre. C'était l'Irlandais, il n'y a pas à en douter, qui s'était associé à l'Américain pour ériger cette superbe villa. L'apparition du revenant se trouve expliquée.

UN BON RICHE

Avant mon départ pour Rome, mon grand-père maternel m'avait raconté une histoire tout à fait semblable à celle que je publie aujourd'hui. C'est pour cette raison que ce récit a trouvé place dans mes *Légendes canadiennes*.

Au commencement du mois de mai 1868, nous nous trouvions à Rouen. Nous étions l'hôte du très regretté M. l'abbé Boullard, aumônier de l'Hôtel-Dieu de cette ville.

Dans nos *Souvenirs de voyage d'un soldat de Pie IX*, nous avons parlé de la gracieuse hospitalité dont nous avons été l'objet de la part de ce digne prêtre. Banquets, promenades, musique, rien ne fut épargné pour recevoir deux Canadiens, deux amis de la France catholique. Aussi nos adieux furent-ils des plus touchants; et ce n'est qu'en versant d'abondantes larmes que nous nous éloignâmes de cet homme éminent, qui aimait tant les Canadiens français. La veille de notre départ, M. l'abbé Boullard avait réuni dans son salon une société d'élite, afin

de nous procurer une agréable soirée et adoucir, par les joies du moment, les amertumes que notre prochaine séparation allait faire naître en nos cœurs.

Cette soirée, nous ne l'oublierons jamais. Il y avait à cette réunion de véritables savants, qui n'ont cessé d'exciter notre admiration. Le philosophe réfutait les sophismes les plus habilement conçus; le poète récitait par cœur des centaines de vers de sa composition, sans hésitation aucune; le musicien nous parlait des grands maîtres comme s'il avait vécu avec eux. Tous se distinguaient par des connaissances approfondies. C'est alors que nous nous sommes convaincu plus que jamais qu'au sortir du collège, — nous venions de terminer nos études classiques, — nous ne savons encore rien, même après un cours des plus brillants.

A la fin de la soirée, un des invités, qui possédait le vrai talent de la narration, nous raconta une histoire qui avait eu un certain retentissement en France, il n'y avait que quelques années. Ce récit nous avait fortement impressionné, et nous croyons intéresser nos lecteurs en rapportant ici les principaux traits d'une vie cruellement éprouvée.

Dans la paroisse de B... vivait une famille pauvre, mais honorable. Cette famille, qui s'occupait d'agriculture, se composait du père, de la mère et d'un fils unique. Le fils était parvenu à la dixième année de son âge et montrait de très grandes dispositions pour l'étude. Ses parents auraient désiré le faire ins-

truire, mais leurs moyens ne le leur permettaient pas. Bien des pleurs furent versés sur cet enfant chéri, qui paraissait destiné à jouer plus tard un rôle marquant dans la société.

Le curé de la paroisse, qui s'intéressait beaucoup au sort de cette malheureuse famille, finit par trouver une personne charitable qui voulut bien se charger des frais de pension du jeune Edmond, — c'était le nom de l'enfant, — au collège de M... Cette nouvelle procura une grande joie au père et à la mère, qui aimaient leur fils du plus tendre amour ; ils n'hésitaient pas à s'imposer des sacrifices pour leur enfant chéri, et ce dernier, doué d'un excellent cœur, ne se montrait jamais insensible ni ingrat.

Les préparatifs du départ furent bientôt terminés, et Edmond, après avoir reçu la bénédiction de son père et les embrassements de sa mère, partit pour le collège que M. le curé lui avait désigné. Son absence fut vivement regrettée, car ce jeune enfant était estimé de tous ses petits compagnons de jeux, qui le considéraient comme leur chef.

Au collège, Edmond fit la consolation de ses maîtres. Ses progrès furent prodigieux, et, à la fin de chaque année scolaire, il retournait à la maison paternelle tout couvert de lauriers. Il se sentait heureux du bonheur qu'il procurait à ses parents. Mais la joie de ce monde est toujours de courte durée. Un jour que le jeune Edmond était à se récréer avec ses camarades, il reçut une lettre de son père, qui

l'informait que sa mère venait de quitter cette terre pour s'envoler au ciel, après une maladie de quelques heures seulement, et que sa dernière parole avait été pour son fils bien-aimé. Cette triste nouvelle produisit une terrible impression sur Edmond; mais, comme il était parfait chrétien, il sut maîtriser sa douleur et ses sanglots en ayant recours à la prière, ce baume si salutaire dans les grandes souffrances.

Deux mois plus tard, le supérieur du collège lui apprenait avec tous les ménagements possibles qu'il était devenu orphelin. Son père était mort victime d'un accident de chemin de fer. Impossible de décrire les tortures morales du jeune étudiant, et ce ne fut qu'avec les plus grands efforts qu'on parvint à le retirer de l'état de désespoir dans lequel il était plongé. La religion triompha et Edmond finit ses études avec le même succès qu'il les avait commencées.

Son cours d'études terminé, l'orphelin retourne dans sa paroisse. Mais, ô cruelle déception! M. le curé, son généreux bienfaiteur, avait été transféré dans une autre desserte, et le jeune prêtre qui le remplaçait ne le connaissait pas du tout. Fondant en larmes, il se dirige vers sa pauvre chaumière; il arrive à la porte, il frappe en tremblant. Une vieille femme, à la mine repoussante, vient lui répondre.

« Que me voulez-vous? lui dit-elle.

— Je viens revoir et habiter pour quelques jours

la maison où je vis la lumière pour la première fois.

— Comment cela?

— Cette chaumière appartenait à mon père, qui a été tué dernièrement lors d'un accident de chemin de fer, et comme je suis fils unique, je viens prendre possession de mon bien.

— Ah! mon beau jeune homme, reprend la vieille d'un ton narquois, vous n'êtes pas sans savoir que votre père est mort criblé de dettes, que ses nombreux créanciers ont vendu votre prétendu héritage pour se payer et que c'est mon homme qui a fait l'acquisition de la cabane et du champ de votre seigneurie. »

La maîtresse tourne ensuite sur les talons et ferme la porte au nez du jeune homme, qui reste anéanti par ce dernier coup de foudre.

Orphelin et n'ayant pas encore vingt ans! Pas un être qui vous sourit et vous tend la main, personne pour vous guider sur la mer orageuse de ce monde! Toutes ces pénibles pensées traversent le cerveau d'Edmond, qui chancelle alors comme un homme ivre. Il ne sait où diriger ses pas. Pourtant il lui faut prendre une décision et prouver qu'il est un homme.

Après avoir prié quelques instants dans le temple divin, l'orphelin se sent plus fort et plus courageux. Son parti est pris et rien ne peut l'arrêter : il se rend à Paris. Là, son imagination le fait arriver au sommet des grandeurs. Pauvre jeune homme! il igno-

rait ce qui l'attendait dans cette grande ville, théâtre de tous les vices comme de toutes les vertus. N'ayant pas un sou vaillant à son arrivée, il passe les premiers jours à vivre du pain de l'aumône et à chercher une situation quelconque. Mais tous ses efforts sont infructueux. Il se fait alors soldat. Le malheur le poursuit dans sa nouvelle carrière. Des calomniateurs le font détester de ses chefs, et pourtant Edmond tenait une conduite irréprochable; c'est cette noble conduite qui le fait haïr de ses camarades débauchés.

Edmond quitte l'état militaire et entre à la rédaction d'un petit journal parisien. Ses premiers écrits sont assez bien accueillis, mais ce n'est qu'une gloire éphémère. Des envieux le prennent à partie et font si bel et bien, que l'orphelin est congédié de l'établissement et jeté de nouveau sur le pavé.

Quelle triste destinée! Être doué d'une santé robuste et posséder le plus grand désir de gagner honorablement sa vie! Et puis ne rencontrer que déboires et adversités! Malgré sa foi profonde, le malheureux jeune homme retombe dans le désespoir. Parfois il pense au suicide, mais ce n'est qu'une idée passagère. Portant ses regards vers le ciel, où il doit habiter un jour, il chasse aussitôt ses criminelles pensées et en demande pardon à la divine Providence.

Edmond ne traîne plus alors qu'une existence des plus misérables; il se couche bien souvent sans avoir

« C'est ici que je viens chercher le véritable bonheur. »

pris aucune nourriture de la journée; il fait quelquefois des chutes déplorables, dues au découragement qui s'empare de son âme; mais il se relève aussitôt, et sa pensée se porte vers la céleste patrie, objet de tous nos désirs. Ses anciens amis le fuient ou daignent à peine lui lancer un regard à la dérobée à cause de ses haillons. Cette horreur qu'il inspire à tout le monde lui fait plus de mal que toutes les autres souffrances qu'il endure. Être méprisé de ses semblables, que c'est pénible pour un cœur bien né!

Trois ou quatre ans s'écoulent de la sorte : Edmond était considéré comme un rebut de la société. Un bon matin, un élégant, c'était un avocat, entre dans le taudis du jeune homme et lui pose la question suivante :

« N'êtes-vous pas monsieur Edmond T..., natif de la paroisse de B...? »

Pierre répond avec amertume :

« Malheureusement je suis la personne que vous désignez et que vous cherchez.

— Eh bien, monsieur Edmond, voulez-vous me signer un reçu de $100,000? Cette somme vous est léguée par un oncle qui a émigré aux États-Unis, il y a une quinzaine d'années. Il est mort dernièrement, il vous a fait son seul héritier et m'a chargé de l'exécution de son testament. »

L'orphelin croit rêver. Cependant l'avocat lui montre les billets de banque et les documents se rapportant à la succession.

Edmond réfléchit encore quelques instants et se souvient enfin de cet oncle émigré aux États-Unis. Il signe le reçu demandé et touche la somme de $100,000.

L'avocat, avant de prendre congé de son client, lui annonce que, d'après le testament de son oncle, il est devenu aussi propriétaire d'une grande ferme située dans l'État de l'Ohio, cette ferme étant évaluée à près d'un million. Si Edmond veut bien se rendre à son bureau, il le mettra en possession immédiate de cette magnifique propriété; il n'aura qu'à payer les frais que son avocat a été obligé de faire pour régler cette importante succession. L'avocat se retire.

Une grande joie peut avoir des conséquences aussi funestes qu'une grande douleur; c'est ce qui arriva pour notre orphelin. Après le départ de l'homme de loi, Edmond reste plongé dans un état de torpeur indéfinissable en présence de ce monceau de billets de banque; il les voit et il ne peut en croire ses yeux.

« C'est donc cet argent, se dit-il enfin, qui doit rendre un homme heureux! Mensonge et vanité! »

Il était riche, et il n'était pas heureux. Le reste de l'histoire nous fera connaître le mot de l'énigme.

Dans l'après-midi, l'héritier se rend chez son avocat et met toutes ses affaires en parfait ordre; il était devenu réellement millionnaire.

Cette heureuse et grande nouvelle fit bientôt le tour de la presse. L'orphelin abandonné et bafoué

fut porté aux nues. Il reçut des félicitations de toutes parts. Ses anciens amis lui firent visite et lui adressèrent des invitations pour soirées et pour bals. Les femmes, parmi lesquelles on remarquait des comtesses et des marquises, lui témoignèrent beaucoup d'intérêt, et quelques-unes d'entre elles ne purent cacher la flamme qui dévorait leur cœur; elles firent même les premiers pas, comme l'on dit ordinairement. Mais Edmond resta sourd à toutes ces marques tardives d'estime et de dévouement; il savait comment apprécier ces adulations et ces flatteries, il en était écœuré ni plus ni moins; car il avait appris à connaître le monde au milieu de ses adversités.

« Quoi, s'écriait-il lorsqu'il était seul dans sa chambre, hier encore j'étais un être vil et méprisable! On me fuyait comme une bête féroce, parce que je languissais dans la plus misérable indigence. Et aujourd'hui on me recherche, on me flatte, on me porte pour ainsi dire en triomphe, on me prend pour un grand homme, pour un véritable héros! D'où vient ce changement subit? A ce métal méprisable qu'on appelle l'argent. Comme la société est bouleversée! Comment, pour être considéré dans le monde, il faut être riche! Oh! alors, ma fortune me fait horreur et j'ai honte d'être devenu un homme suivant les doctrines perverses de notre siècle. Ce n'est pas avec de l'argent que l'on acquiert de l'honneur et de la vertu. Moi, je préfère la pauvreté à la fortune. »

Ces réflexions faites, Edmond court chez un notaire, lègue tous ses biens aux pauvres et aux institutions de charité et se fait moine. En entrant dans le monastère, il dit au supérieur :

« C'est ici que je viens chercher la véritable richesse. »

Voilà ce qu'on peut appeler un bon riche.

DERNIÈRE INVASION FÉNIENNE

C'était pendant la dernière invasion fénienne. Tout le monde se rappelle les poignantes inquiétudes et les vives alarmes que le simple mot de *guerre* avait fait naître parmi la population, surtout dans nos campagnes. On croyait que tout allait disparaître de la surface de notre beau pays. On voyait déjà l'armée envahissante incendier nos coquettes habitations, ravager nos champs et nos troupeaux et massacrer, en un mot, tous les habitants qu'elle rencontrait sur son passage. Dans certaines paroisses, l'agitation était à son comble.

La guerre! elle retentissait à l'oreille des pusillanimes comme un glas funèbre. Aussi quels gémissements douloureux se firent entendre alors! Le père pleurait le départ de son fils; la mère, folle de terreur, courait çà et là et demandait à grands cris qu'on lui laissât l'objet de ses plus tendres affections; la jeune fille, les yeux remplis de larmes, pressait la main de son fiancé en le conjurant de ne jamais l'oublier, même sur le champ de bataille.

La guerre! à ce mot terrible plusieurs jeunes gens, voyant la mort s'avancer à pas de géant, allèrent s'enfoncer dans l'épaisse forêt ou se réfugier dans des grottes à eux seuls connues. D'aucuns parcoururent des dizaines de lieues à travers les montagnes pour trouver un gîte sûr, une cachette où les autorités militaires ne pussent les découvrir. On ne redoutait ni les fatigues, ni la faim, ni la soif, ni la chaleur, ni le froid; pourvu qu'on se protégeât contre le triste fléau qu'on appelle la guerre, on était content.

Que de scènes, parfois comiques, se passèrent à cette époque de terreur générale! Nous nous contenterons de relater un seul épisode, afin de démontrer que, bien souvent, on s'alarme à tort et que l'on prend des vessies pour des lanternes.

Les faits sont authentiques et ont eu lieu dans une paroisse située sur le bord du fleuve Saint-Laurent, dans le comté de Témiscouata. Ce sont de braves cultivateurs qui sont les héros de l'histoire.

Le bruit courait depuis quelques jours que les féniens s'étaient emparés de Montréal, de Québec, de Lévis, et qu'ils descendaient le long de notre majestueux fleuve en mettant tout à feu et à sang. Les habitants de la paroisse de X... étaient plongés dans la plus profonde consternation; ils étaient comme l'oiseau sur la branche, toujours prêts à fuir au moindre danger. Par mesure de sûreté, les jeunes gens les plus courageux, armés de fusils sans plaque, comme en 37, s'étaient cachés en embuscade dans

un petit bois s'élevant près du chemin du Roi, dans le haut de la paroisse, afin de surveiller l'approche de l'ennemi et donner l'alarme en temps voulu. Plusieurs jours et plusieurs nuits s'écoulèrent dans le plus morne silence. On aurait dit qu'une cruelle épidémie, comme le choléra asiatique, par exemple, avait ravagé cette paroisse, qui semblait déserte. La mort, l'affreuse mort paraissait planer sur cette population jadis si bruyante et si joyeuse.

Voyant que l'implacable ennemi retardait tant à apparaître, on finit par reprendre un peu de courage et se livrer de nouveau aux travaux de la ferme. Mais voilà que tout à coup, par une magnifique soirée, on entend une fusillade des mieux nourries du côté de l'ouest. Il n'y avait plus de doute, c'étaient les féniens qui arrivaient pour immoler les innocents. Décrire les scènes de tous genres qui eurent lieu alors est impossible. Il faut en avoir été le témoin pour s'en former une juste idée.

Une famille, entre autres, composée du père et de la mère, de trois garçons et de deux filles, se signala par des actes de *bravoure* que nous n'avons pas encore oubliés et que nous raconterons aussi brièvement que possible.

A la première décharge de mousqueterie, le père Pierrot commande à son fils aîné, Baptiste, d'atteler la cavale rouge à une charrette.

« Vite, s'écrie le bonhomme, voilà les *feignants* qui nous tombent dessus. Qu'allons-nous devenir?

Toi, Pierre, dit-il à son deuxième fils, descends à la cave et monte un quart de lard; et Jacques, — c'était son troisième fils, — cours au grenier et emporte deux quintaux de farine. Vous, la mère et les filles, empochez des patates, faites une bonne provision d'oignons, de sel, de poivre, de linge, etc., etc., et sauvons-nous dans les concessions. Hâtez-vous donc; n'entendez-vous pas? Pan! pan! pan! O mon Dieu, nous sommes ruinés! »

On s'empresse d'obéir aux ordres du patriarche. Mais la besogne n'avance pas vite. On sait qu'une personne dominée par la peur recule, au lieu de marcher de l'avant, tout en voulant se sauver au pas de course. On se trouble, on ne trouve rien, on perd la tête, ni plus ni moins. C'est ce qui arriva pour la famille Pierrot. Il fallut deux longues heures pour faire les préparatifs du départ.

Enfin la charrette est chargée, et la mère et les deux filles s'étant juchées sur le baril de lard et les sacs de farine, on se met en marche; les trois garçons forment l'avant-garde, mais en tremblant. Le père fait les plus grandes recommandations à sa femme et à ses filles de garder le silence le plus strict pour ne pas tomber entre les mains de l'ennemi, — Pierrot savait que les femmes aiment à parler.

La fusillade se continuait toujours sans relâche et paraissait se rapprocher de plus en plus. Les fuyards ne s'avançaient donc qu'avec les plus sages précautions. Mais ils n'ont pas fait deux arpents, que

l'avant-garde, saisie d'épouvante, retraite vers la charrette en courant.

« Les *feignants,* s'écrient-ils, sont sur nous; ils ne sont plus qu'à vingt ou trente pas. »

Cette accablante nouvelle fut comme un coup de foudre pour la courageuse caravane. Les fuyards sont glacés d'effroi; ils tremblent de tous leurs membres, comme s'ils étaient atteints d'une maladie de nerfs; ils restent cloués sur place; ils ne peuvent prendre aucune décision sur la conduite à tenir au milieu d'un danger aussi imminent; la peur les paralyse complètement. Pendant ce court instant d'hésitation, l'ennemi approche, il arrive, il touche déjà à la charrette, en arrière de laquelle se sont blottis Pierrot et ses trois braves garçons; la mère et les filles se sont laissées choir en bas du baril de lard et des sacs de farine et se sont couvert la tête de leurs tabliers pour ne pas être témoins de la mort de leurs proches; encore une minute ou plutôt une seconde, et la famille patriarcale aura la tête tranchée.

L'un des féniens, — ils étaient seulement trois — s'écrie alors :

« Voyons donc, Pierrot, où vas-tu dans un pareil équipage? »

Le chef de famille, en entendant le son d'une voix humaine, — il ne croyait pas que les féniens fussent des hommes comme les autres, — se précipite à genoux et marmotte les paroles suivantes :

« Au nom de Dieu, épargnez-moi, épargnez ma

femme et mes enfants. Nous n'avons fait aucun mal. »

Le fénien reprend :

« Mais dis donc, Pierrot, as-tu perdu la tête? »

Pas de réponse. Les sanglots coupent la voix de Pierrot.

Sa femme se penche alors à son oreille et lui glisse ces mots :

« Mon ami, c'est notre voisin Jean qui te parle. Je le reconnais à son *verbe.* »

Pierrot, ouvrant de grands yeux et d'un air hébété :

« Mais oui, c'est mon bon Jean. Je te prenais pour un *feignant,* ainsi que tes deux garçons.

— Comment ça, les *feignants?*

— Eh bien! oui, les *feignants* arrivent; n'entends-tu pas les coups de fusils? Pan! pan! pan! »

Jean éclate de rire.

« Oh! les beaux pan! pan! des *feignants.* Ce sont mes deux chevaux qui font ce tapage infernal dans la grange, où je les ai renfermés ce soir. Je m'en vais voir s'ils ne peuvent pas se faire mal en ruant ainsi. »

Pierrot reste la bouche béante; il n'ose pas ajouter foi à l'explication que vient de lui donner son voisin.

Jean s'aperçoit que son ami doute encore; il lui dit :

« Envoie tes trois garçons avec moi à la grange,

Dans le Sud-Africain, les Canadiens se sont signalés.

et tu te convaincras aisément que je ne veux pas te tromper. »

Pierrot consent enfin, mais avec beaucoup d'hésitation; il avait toujours peur.

Les garçons de Pierrot, guidés par Jean, partent donc en reconnaissance et s'assurent par eux-mêmes que les féniens si redoutés ne sont autre chose que les deux chevaux mentionnés par leur voisin.

Ayant fait rapport de leur mission à leur père, celui-ci, bannissant toute crainte de son esprit, s'adressa à ses garçons en ces termes :

« Mes gars, nous avons fait preuve d'une grande lâcheté, retournons à la maison. Les *feignants* sont moins dangereux que les chevaux de notre voisin. Si jamais la patrie a besoin du secours de votre bras, je serai le premier à vous commander de voler à sa défense. Je vous dirai : Allez vous ranger parmi nos braves soldats volontaires. »

Il dit, et la charrette fit volte-face et fut conduite au point de départ; et le déchargement s'opéra bien plus vite que le chargement.

Heureusement que toutes les familles canadiennes ne suivent pas cet exemple et ne se laissent pas emporter par la crainte; car, autrement, le peuple canadien ne serait plus un peuple de braves comme il en a donné si souvent la preuve. La bravoure est un des caractères distinctifs de notre nationalité.

Du reste, dans les campagnes, on ne craint plus la guerre; on s'est habitué petit à petit à entendre

prononcer ce mot si effrayant, et à l'appui de cette énonciation nous n'aurions qu'à citer les milliers de volontaires qui se sont enrôlés dans la milice canadienne depuis quelques années, et à mentionner la campagne sud-africaine, où les Canadiens français se sont signalés par de brillants faits d'armes. Nous sommes complètement convaincu que, lorsque l'occasion se présentera, les Canadiens français seront les premiers à voler au combat et à verser leur sang pour la défense de leur pays.

L'ART DE CHASSER LES FEUX FOLLETS

Nous sommes au printemps. Le ciel est calme et serein ; le temps est magnifique ; pas un seul nuage au-dessus de l'horizon, — on va peut-être croire que nous faisons ici une composition d'écolier, mais n'importe, continuons. Le soleil, qui arrive au terme de sa course, dore les Laurentides. Tout dans la nature annonce le retour de la belle saison ; les musiciens du bocage remplissent l'air de leurs notes harmonieuses ; le ruisseau, au doux murmure, serpente à travers la prairie ; le léger zéphir agite mollement le feuillage ; les troupeaux broutent paisiblement l'herbe tendre ; le laboureur revient du champ en fredonnant des refrains joyeux. En un mot, notre globe terrestre reprend une nouvelle vie. Ce n'est ni plus ni moins qu'une de ces délicieuses journées si bien chantées par les poètes.

Après avoir contemplé un instant ce spectacle toujours ravissant, nous continuons notre *promenade sentimentale*, comme disait M. H. Larue, de

regrettée mémoire. Nous étions alors sur le chemin de Beauport. Mais où diriger nos pas? Le panorama que nous avons devant nous est si grandiose! L'air que nous respirons est si pur! Et toutes ces merveilles de la nature que nous admirons sont si sublimes!

Québec, la vieille cité de Champlain, le Gibraltar de l'Amérique, attire nos regards. Noyé, pour ainsi dire, dans les flots d'une lumière étincelante et entouré d'une nappe d'eau tranquille que sillonnent des centaines de coquettes embarcations, Stadaconé ressemble à une reine assise sur un trône d'or, portant une riche couronne et environnée d'une nombreuse cour. Toute l'histoire de notre jeune et belle patrie se déroule alors à notre esprit. Mais, nous l'avouons en toute sincérité, ce jour-là nous étions plus disposé à contempler les chefs-d'œuvre de la création qu'à nous livrer à l'étude. Nous chassons donc aussitôt ces précieux souvenirs et nous poussons une pointe vers la ville dans le but d'y trouver de nouvelles et pures jouissances.

Arrivé dans la rue du Pont, que nous parcourons jusqu'à la rue Saint-Joseph, nous faisons demi-tour à gauche et nous nous acheminons vers l'est, tout en marchant nonchalamment comme un roi fainéant dans les rues de Paris.

Nous regardons à droite, nous regardons à gauche. Rien ne peut satisfaire notre curiosité. Nous sommes peut-être exigeant. Que voulez-vous? le

journaliste est curieux comme un enfant de dix ans, d'aucuns disent comme une vieille fille; mais nous respectons trop le beau sexe pour nous servir d'une semblable comparaison.

Nous continuons notre course au hasard. Nous arrivons au Palais. *Palais!* ce mot nous rappelle encore de nombreux souvenirs historiques; mais chassons-les de nouveau. Ici, nous faisons une courte halte, et nous portons nos regards dans toutes les directions. Rien ne nous attire, rien ne nous plaît, rien ne nous récrée. Nous allions retourner sur nos pas, lorsque nous apercevons un rassemblement près de la gare du chemin de fer du Pacifique. Nous nous approchons du cercle formé par une dizaine de personnes et au centre duquel parle et gesticule un citoyen du faubourg Saint-Roch, un homme qui jouit d'une grande réputation comme chasseur. Les auditeurs semblent porter une attention suivie au discours que débite le chasseur. Nous faisons de même; nous écoutons de nos deux oreilles. Nous étions arrivé fort à point, car le citoyen de Saint-Roch commençait à raconter une anecdote intéressante. Voici ce que nous avons entendu; c'est une histoire vraie, vous allez voir.

« Un soir, disait le chasseur, j'étais assis près de la porte de mon poêle, tout *en tirant une touche,* et je ruminais sur une affaire peu importante pour vous, messieurs; mais tout de même ça me tracassait. J'avais douze belles poules, et je ne savais où les

hiverner; je n'avais pas de place convenable. Comment faire? Je ne pouvais me décider à les vendre, car mes poules pondaient dru comme mouches. Je formais mille projets et je les rejetais aussitôt par mon seul vote. Dans mon esprit, il n'y a que le parti ministériel, la gauche ou la loyale opposition (quelle affreuse accolade: *loyale* et *opposition!*) n'existe pas. J'étais encore à réfléchir sur le parti que je devais prendre, lorsque quelqu'un frappe à ma porte. Je m'empresse d'ouvrir; c'est un brave habitant de Charlesbourg. Après les saluts d'usage, mon visiteur nocturne me fait connaître le but de son voyage.

« — Est-ce que vous n'auriez pas par hasard, me dit-il, un *Petit Albert* en votre possession?

« — Certainement, répondis-je.

« — Ça vous gênerait-il de me le prêter pour une journée ou deux? Voici pourquoi : depuis une quinzaine, nous voyons dans la cave de ma maison un *fife follette* (feu follet) qui apparaît tous les soirs et à la même heure. La femme et les enfants en ont tellement peur, qu'ils ne veulent plus descendre dans la cave, même pendant le jour. Avec votre Petit Albert, j'apprendrai le moyen de le chasser.

« — Vous n'avez pas besoin du Petit Albert pour vous débarrasser de ce feu follet. Je puis faire la besogne moi-même, si vous le désirez.

« — Ah! que vous êtes bon, monsieur; je vous paierai comme il faut, si vous faites ce que vous dites.

« J'aperçois aussitôt le feu follet. »

« — Ça ne vous coûtera pas cher. Tenez, si vous voulez m'hiverner une douzaine de poules, nous serons quittes.

« — J'accepte volontiers votre marché.

« — Très bien. Demain soir, à 8 heures, je serai chez vous. Au revoir. »

« Le lendemain, à l'heure convenue, j'étais au rendez-vous. En entrant, on accourt à ma rencontre comme à un sauveur. On me prenait pour un grand homme, ni plus ni moins. Je riais sous cape de la réception dont j'étais l'objet. Sans perdre de temps, je me mets à l'œuvre. Je m'adresse au propriétaire en lui disant :

« — Vous m'avez dit que le feu follet faisait son apparition à la même heure.

« — Oui, monsieur.

« — Pensez-vous qu'on puisse le voir maintenant?

« — J'en suis sûr. Mon *fife follette* apparaît toujours à la même place, dans le coin nord-ouest de la cave; il n'est pas plus gros qu'un jaune d'œuf, et ça dessine une traînée lumineuse, comme la queue d'une comète, sur toute la largeur de la maison.

« — C'est bien. Je vais descendre à présent dans la cave. Ouvrez la trappe.

« — Mais attendez un peu. Nous allons vous donner une chandelle.

« — Pas du tout. Il ne me faut pas de lumière. Et, à tout bruit que vous entendrez, vous ne bougerez

pas. Je courrai peut-être un grand danger dans la lutte que je vais soutenir. Mais encore une fois, ne bougez pas, et ne soufflez mot. »

« La trappe s'ouvre, et je m'enfonce dans la profondeur des ténèbres, armé seulement d'un énorme gourdin.

« J'aperçois aussitôt le feu follet à l'endroit qui m'avait été indiqué. J'engage le combat sur-le-champ. Je trouve *la soupe chaude* ou mieux encore *chaussure à mon pied,* car j'avais affaire à un terrible ennemi. J'avais beau le rosser de coup, il revenait sans cesse à la charge. Les *cris de mort* que je poussais ne l'effrayaient pas ; ils semblaient, au contraire, redoubler son énergie et son activité. Il y avait un bon quart d'heure que la lutte était engagée, et la victoire paraissait encore douteuse. J'étais fatigué, je suais à grosses gouttes ; sans mentir, j'avais les cheveux *mouillés comme une lavette.* Le feu follet se moquait de mon impuissance ; il folâtrait autour de moi en faisant entendre des exclamations de joie et des rires sardoniques. J'étais fou de colère. Prenant mon bâton à deux mains, je fonce de nouveau sur mon ennemi, et je le terrasse enfin. Le combat était terminé, et je restais vainqueur. Le feu follet s'était dissipé en une fumée bleuâtre.

« Le propriétaire de la maison ayant soulevé la trappe à ma demande, je rejoins les gens accourus de toutes parts pour être témoins de mes prouesses ; ils tremblaient tous de frayeur. Épuisé de fatigue, je

tombe dans un fauteuil qu'on me présente. Je suis sur le point de perdre connaissance. La mère et ses filles s'approchent de moi avec une serviette et un bassin ; elles m'inondent le visage d'eau froide, et je reviens à la vie.

« — Je suis parfaitement bien maintenant, leur dis-je. J'ai eu une rude besogne à faire, mais je puis dire comme César à la bataille de Pharsale : *Veni, vidi, vici,* Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. »

« Toutes ces bonnes et braves gens restent étonnés et n'osent se fier à mes paroles.

« — Vous paraissez douter de mon triomphe sur l'ennemi. Eh bien ! que le propriétaire descende dans la cave avec moi, et il se convaincra que le feu follet a disparu, et à tout jamais. »

« Le maître de la maison et quatre de ses amis qui étaient venus assister au départ du feu follet se rendent à mon invitation et constatent avec plaisir que j'ai dit la vérité ; il n'y a plus de queue de comète dans le coin nord-ouest de la cave. Lorsqu'à leur retour ils annoncent cette grande et heureuse nouvelle, un cri de joie s'échappe de toutes les poitrines.

« Au moment où j'allais souhaiter le bonjour à cette nombreuse société, le propriétaire me dit, après m'avoir comblé de bénédictions et de remerciements :

« — Vos poules, vous n'aurez pas besoin de les apporter, j'irai les chercher moi-même. »

« Et le lendemain, mes douze volailles étaient placées en hivernement à Charlesbourg. »

Le chasseur avait cessé de parler, et l'auditoire gardait le silence. On voyait que tous les auditeurs n'étaient pas convaincus de la véracité de son récit. L'un deux s'adressa au chasseur et lui demanda de nouvelles explications sur la manière dont il s'était pris pour vaincre le feu follet.

« C'était bien simple, reprit-il. Vous devez vous imaginer que la lutte que je vous ai rapportée n'a jamais eu lieu, pour la bonne raison qu'il n'y avait pas plus de feu follet que *sur la main*. En descendant dans la cave, je vis bien une petite lumière dans un coin. Je m'approchai de cet endroit, et je découvris une fissure dans le mur du *solage* à travers laquelle pénétrait la lumière que projetait la lampe d'une maison voisine. Je pris alors un peu de boue que je pétris dans le creux de ma main et je bouchai le trou. Il n'y avait plus de feu follet ni de traînée lumineuse comme la queue d'une comète.

« C'était là tout mon secret pour chasser les feux follets. »

Un franc éclat de rire accueille ces dernières paroles, et la foule de curieux se disperse.

LE MILLIONNAIRE

I

Je vais vous raconter une histoire vraie, mirobolante, merveilleuse, étonnante et désopilante. Ce n'est pas M^me^ de Sévigné qui a dit cela; c'est tout simplement ma grand'mère Fanchette qui nous a raconté l'histoire du *millionnaire,* un soir que toute la famille était réunie autour du foyer paternel.

Un jour, en l'année 186*, nous dit ma grand'mère, un jeune homme, résidant dans la paroisse de X..., reçoit une lettre des pays étrangers. Après avoir parcouru sa lettre, il s'écrie :

« Est-ce bien vrai? Moi, millionnaire! Oh! non, je n'ai pas compris. »

Il s'assied sur une vieille chaise et recommence la lecture de sa longue épître, en essuyant de la main gauche les sueurs froides qui inondent son visage.

« Non, reprend-il, je ne me suis pas trompé. Me

voilà à la tête d'une immense fortune. Plusieurs châteaux d'Allemagne, — j'allais dire châteaux d'Espagne, — m'appartiennent. J'ai des parts dans les banques de tous les grands pays de l'Europe. O puissance de l'argent, comme tu changes vite les destinées de l'homme ! Hier encore, je n'étais qu'un pauvre artisan, aujourd'hui je suis comte, marquis, baron, duc, prince, roi et tout ce que l'on voudra. »

La mère du millionnaire, qui filait dans la chambre où se tenait le jeune homme, ne peut s'empêcher de lui dire :

« Es-tu fou ce matin? Tu ferais bien mieux de continuer de travailler et de prier le bon Dieu tous les jours plutôt que de t'arrêter à ces blagues-là.

Pierriche (c'est le nom du millionnaire). — Comment ! vous voulez vous moquer de mon titre de noblesse? Vous me prenez pour un menteur? Eh bien ! écoutez...

La mère. — Tâche donc de ne pas me casser les oreilles, et laisse-moi terminer ma fusée de laine.

Le fils. — Écoutez ce que contient ce grand papier timbré.

La mère. — Aussi *timbré* que toi.

Le fils. — Timbré tant que vous voudrez; mais je suis riche, riche et puis encore riche. Faites-moi donc le plaisir de prêter l'oreille un seul instant, et vous verrez jusqu'à quelle hauteur notre famille est parvenue.

La mère. — Si ça te fait plaisir, tu peux lire aussi longtemps que tu voudras ; mais tu ne m'empêcheras pas de continuer ma fusée et de servir le bon Dieu comme auparavant. »

Le fils prend alors une pose philosophique et donne lecture d'une lettre.

La mère, connaissant le contenu de cette lettre :

« Belle affaire !

Pierriche. — Oui, belle affaire ! Et de ce pas je vais chez le notaire. Ça, c'est une tête qui comprend les grandes transactions commerciales. Il va-t-il me défricher cet héritage-là ! Personne autre que lui dans la paroisse ne peut jeter plus de lumière sur cette obscure question. Vous allez voir quelles nouvelles je vous rapporterai à mon retour. »

Au moment où Pierriche se prépare à sortir, le notaire entre au pas gymnastique et tout essoufflé, comme un homme qui aurait été poursuivi par une bête féroce.

Pierriche. — Bonjour, notaire ; je suis bien content de vous voir. Je courais chez vous.

Le notaire. — Qu'y a-t-il donc, monsieur le baron ?

Pierriche. — Comment ! vous savez déjà la grande nouvelle ?

Le notaire. — Tu sais pourtant bien que les roches parlent, et puis, une nouvelle comme celle-là, penses-tu la tenir secrète ? Il y a un moment, je suis

entré au bureau de poste, et le gros José m'a dit : « Savez-vous une chose? — Non, lui ai-je répondu. — Pierriche, à la veuve Louison, vient de recevoir un grand papier timbré et daté d'Allemagne. Ça doit être l'héritage qu'il attend depuis longtemps. » Je ne voulus pas en entendre davantage, et je suis venu immédiatement ici pour t'offrir mes services. Car, dans les affaires compliquées, ou mieux embrouillées, il faut avoir une personne de loi expérimentée. Tu as une bonne idée de mes talents ?

PIERRICHE. — Oui, une excellente.

LE NOTAIRE. — Personne ne peut contester la validité de mes actes. Dans toutes les familles en désunion, j'ai établi la concorde, la paix et le contentement. Les testaments que j'ai faits ont satisfait tout le monde, même quand le donataire avait perdu l'usage de ses facultés mentales.

PIERRICHE. — Je sais tout cela. La paroisse admire en vous l'homme instruit et honnête et l'époux chéri de sa femme. Vous êtes celui sur lequel mon choix est tombé pour le règlement de ma fortune. Pour me servir d'une expression anglaise que j'ai apprise lorsque j'étais employé au collège de cette paroisse : *You are the right man in the right place.*

LE NOTAIRE, riant à gorge déployée. — Ah! ah! ah! l'odeur de l'argent te donne déjà un commencement d'érudition. Qu'en sera-t-il quand tu toucheras du doigt ce précieux métal? Holà! la mère (en se tournant vers cette dernière), quittez votre rouet et

jetez-le au feu; vous n'avez plus besoin de votre quenouille pour vivre.

La mère. — Monsieur le notaire, je me soucie pas mal de l'argent, pourvu que je serve le bon Dieu comme il le faut, et que mes enfants se conduisent suivant les sages préceptes du petit catéchisme.

Le notaire. — Tout cela, c'est de la morale, la mère. Pour les vieux, passe; mais pour les jeunes gens, il faut jouir, et pour jouir il faut de l'argent.

La mère. — C'est votre doctrine à vous autres, hommes instruits. Moi, je suis l'Évangile qui dit : « Bienheureux les pauvres, le royaume des cieux « leur appartient. »

Le notaire. — Dites donc les pauvres d'esprit, la mère.

La mère. — Comme vous voudrez, vous êtes éduqué, vous. Mais l'Évangile dit encore : « Il est plus « difficile à un riche de se sauver que de faire passer « un chameau par le trou d'une aiguille. » Et pourtant, j'ai vu sur des images que le chameau est une grosse bête.

Pierriche. — Chut! chut! voilà quelqu'un qui entre. »

Louison, frère de Pierriche, fait son entrée triomphale en poussant l'exclamation suivante, précédée d'un *ouf* des mieux conditionnés :

« Ah! vous voilà donc enfin, depuis si longtemps que je vous cherche! »

Les trois amis s'embrassent, se pressent les uns

contre les autres en se serrant si fortement, que les os en craquent, et ils s'écrient en chœur :

« Quel bonheur ! Quel bonheur !

Les deux frères. — Que nous sommes riches !

Le notaire. — Oui, mes amis, la paroisse tout entière appartient à vos seigneuries. Je parle ici par figure.

Louison. — Voyons, raconte-moi ça. (Et, se tournant vers sa mère qui filait toujours) : Jetez donc ce rouet-là au grenier. Vous nous ennuyez par votre bruit monotone *mru, mru, mru.*

La mère. — Mon cher Louison, le travail a été imposé à l'homme par Dieu lui-même. Et puis, mes enfants, ne vous tournez pas la tête pour si peu de chose.

Louison. — Hâte-toi, Pierriche. Je brûle de connaître les détails de cette magnifique affaire. Tout le monde m'accoste en me demandant comment que ça se fait que nous ayons reçu notre héritage ; et moi, qui ne connais rien, je passe pour un *baignet* (benêt). Parle, parle.

Pierriche. — Fais-toi raconter l'histoire par M. le notaire. Lui qui est si instruit, il n'oubliera rien et te mettra parfaitement au courant de cet heureux tripotage. *That's the man.*

Louison. — Cache-moi donc cet anglais que tu as appris lorsque tu faisais tes études à la porte du collège. Vite, vite, parlez, quelqu'un, à la fin de tout.

Pierriche. — Il ne faut pas faire allusion à notre

ancienne position dans la société ni à notre pauvreté d'autrefois.

LE NOTAIRE. — C'est cela. Vous n'êtes plus de petites gens. Tenez-vous à la hauteur de votre noble rang et...

LA MÈRE. — Mon rang à moi, c'est d'être une femme pauvre qui file toute la journée et s'efforce de servir le bon Dieu comme il le mérite.

LOUISON. — Pour lors, monsieur le notaire, puisque l'argent paralyse la langue de mon illustre frère, faites aller la vôtre.

LE NOTAIRE. — Oui, mon cher Louison, je vais satisfaire ta curiosité par trop légitime, et ensuite nous nous rendrons à ma villa tous ensemble. C'est convenu, et je commence.

« Le fait est bien facile à raconter. Vous vous rappelez toutes les démarches qui ont été faites depuis quelque temps pour arracher, j'oserais dire, cette énorme succession. Nous avions des ennemis terribles à combattre en Allemagne. Je dis *nous* ; car, vous le savez, j'ai beaucoup travaillé pour vous autres dans le règlement de cette question épineuse. Je me suis mis en relation avec le consul allemand à Québec (il n'y en avait pas) et avec une foule de personnages distingués qui résident actuellement sur les bords du Rhin.

LOUISON. — Quoi que c'est que le Rhin?

LE NOTAIRE. — C'est un magnifique fleuve qui traverse l'Allemagne.

LOUISON. — Je voudrais bien être là avec ma petite goélette. J'en prendrais des bordées.

LE NOTAIRE. — La correspondance que j'entretenais avec ces grandes célébrités a eu un plein succès. On me faisait remarquer que j'aurais beaucoup de difficultés à surmonter, mais que je finirais par réussir. Je me suis dit alors : *Labor improbus vincit omnia.*

LOUISON. — Écoutez-moi, monsieur le notaire. Labarre, est-ce le bonhomme Labarre qui restait au sixième rang et qui est mort il y a une quinzaine de jours ?

LE NOTAIRE. — Non, mon cher Louison ; *labor* est un mot latin qui signifie *travail.*

LOUISON. — Ah ! qu'on est bête, quand on n'est pas fin.

LE NOTAIRE. — Je continue. Depuis quatre mois, nous n'avions reçu aucune nouvelle. Rien de surprenant, mes amis. L'affaire était réglée, et notre avocat, en Allemagne, préparait les comptes de la succession, qui nous paraîtraient fabuleux, si nous n'avions la preuve officielle devant les yeux. C'est toute l'histoire.

PIERRICHE. — Monsieur le notaire, que vous avez de la chance d'avoir fait des études en dedans du collège !

LE NOTAIRE. — Ne te plains pas. Aujourd'hui, tu es le plus heureux des hommes. Toute la paroisse va ôter son chapeau pour te saluer, lorsque tu pas-

seras sur la voie publique, toi dont les illustres ancêtres viennent directement de l'Allemagne.

« Maintenant, mes amis, acceptez l'invitation que je vous ai faite d'aller à ma villa, où de bonnes liqueurs nous attendent. Et, après avoir bu quelques santés en votre honneur, messieurs les barons, nous préparerons nos malles pour voler à Québec par le train du midi, afin de toucher le magot.

PIERRICHE. — C'est bien, allons.

LA MÈRE. — N'oubliez pas le bon Dieu dans toutes vos courses. »

Les deux frères et le notaire saluent la mère et prennent le chemin de la villa Florentina en passant par le village. Une foule immense se porte à leur rencontre pour les féliciter de leur bonne fortune. C'est une véritable ovation. Toutes les portes des magasins leur sont ouvertes.

Les marchands s'empressent de faire disparaître leur enseigne banale : « Pas de crédit, » et étalent leur plus beau drap aux regards des barons, en leur disant :

« Achetez pour 20, 30, 50 et 100 louis. Votre nom est bon. »

Voilà ce que c'est que d'avoir un bon nom ; on ne regarde plus à la bourse.

Lorsque nos millionnaires défilèrent devant le presbytère, le curé, qui se promenait sur sa galerie, leur fit signe d'approcher et d'entrer un moment pour lui donner des renseignements. Les trois amis

du Monométapa se firent un plaisir de relater à leur bon curé tous les faits qui se rattachaient à cette merveilleuse histoire.

PIERRICHE ET LOUISON s'écrièrent ensemble : — Monsieur le curé, nous sommes millionnaires. Mais, pour cela, nous n'oublierons par notre ancien état. Les pauvres seront les premiers qui éprouveront les doux bienfaits de notre fortune. Nous paierons toutes les dettes de l'église et celles du collège ; nous ferons bâtir un couvent. Nous mettrons tous les habitants à l'aise. Et notre capital ne sera pas encore entamé. Car, imaginez-vous donc que, si tout notre argent était converti en pièces d'or, nous en aurions assez pour couvrir toutes les voies publiques d'ici à Québec. La traite que nous avons entre les mains porte la jolie somme de $ 900 000 000, et ce ne sont que les intérêts de l'année dernière.

M. LE CURÉ. — La noble conduite que vous vous proposez de tenir vous honore. Dieu vous récompensera dans l'autre vie pour toutes les aumônes que vous ferez. Votre fortune, au lieu de diminuer, augmentera de jour en jour, car votre trésor ne sera pas de ce monde. Dites donc, quand pensez-vous aller à Québec ?

LE NOTAIRE. — A midi même, monsieur le curé. Messieurs les barons m'ayant fait l'honneur de me choisir pour gérer leur colossale fortune, je leur ai conseillé d'agir sur-le-champ.

M. LE CURÉ. — Pierriche et Louison, vous avez

« Monsieur le curé, nous sommes millionnaires. »

fait un excellent choix dans la personne du notaire. Les nombreux services qu'il vous a rendus dans l'obtention de cet héritage, — sans lui vous ne l'auriez pas eu, — vous imposaient le devoir de le nommer votre intendant. C'est bien, mes amis, allez vous préparer pour le train du midi. »

Pierriche, Louison et le notaire font une courbette à se rompre l'épine dorsale et sortent.

Ma grand'mère jeta alors les yeux sur l'horloge et remarqua qu'il était 9 heures.

« Mes petits enfants, nous dit-elle, je vais suspendre ici ma narration, car il est temps de se coucher. Si vous êtes bien sages jusqu'à la semaine prochaine, je terminerai alors mon histoire. »

Nous nous séparâmes en répétant :

« A la semaine prochaine ! »

II

Nous avons été bien sages depuis l'autre jour, nous ne voulions pas être privés de la fin de l'histoire du millionnaire. Ma grand'mère tint parole et continua ainsi son récit :

La distance qui sépare le presbytère de la villa du notaire est bien vite franchie ; et les deux millionnaires sont introduits dans un magnifique salon, bien qu'ils portassent des bottes de bœuf. Les carafes arrivent ensuite en nombre incalculable, et l'on se met à trinquer.

Au moment où ils vont monter en voiture pour se transporter à la station, le notaire fait remarquer à Pierriche, qui seul est chargé de toucher l'héritage au nom de la famille, qu'il lui faut de l'argent pour figurer, en arrivant à Québec, au milieu de l'élite de la société. Car un baron doit toujours se faire passer pour riche, quand même il ne l'est pas.

Pierriche. — Vous devez savoir que je n'ai pas un seul sou.

Le notaire. — Tiens, prends ces vingt-cinq louis

pour tes menues dépenses. Avec tes $900000000, tu pourras toujours bien me rembourser.

PIERRICHE. — Ça me coûte ; on ne sait pas ce qui peut arriver.

LE NOTAIRE. — Comment, tu douterais? Ne vois-tu pas cette traite? C'est de l'or tout pur. Et puis, tu insultes à mes profondes connaissances.

PIERRICHE. — Puisque vous le voulez, j'accepte vos vingt-cinq louis ; mais à la condition que je vous en rende cent.

LE NOTAIRE. — Nous arrangerons cela plus tard. Mets cette somme dans ton gousset, prenons un coup et partons ; car il est 11 heures et demie. »

Les deux voyageurs courent à la station prendre le train, ayant en mémoire ce vieil adage populaire : *Qui trop embrasse manque le train*. L'attente de nos heureux mortels à la station ne fut pas de longue durée ; le train arriva aussitôt. Inutile de dire que le millionnaire et le notaire s'étaient procuré des billets de première classe. Il ne faut pas l'oublier : noblesse oblige.

Le train emporte à toute vitesse les passagers vers leur destination.

Pendant la montée, qui paraît trop longue à l'homme de loi, la conversation roule naturellement sur le millionnaire et les magnifiques projets qu'il a formés pour la prospérité de son village. Toutes les personnes présentes à cette intéressante causerie applaudissent chaleureusement l'héritier fortuné, à

l'exception d'un marchand de Québec, qui garde le silence et laisse échapper de temps à autre un sourire narquois. Son attitude signifiait visiblement qu'il n'avait aucune confiance dans ce monstrueux héritage.

Le notaire remarque l'attitude du marchand, s'approche de lui avec familiarité et lui dit sans aucun préambule :

« Vous paraissez douter de notre mission?

LE MARCHAND. — Votre prétendu héritage me semble être un beau canard sans plumage.

LE NOTAIRE. — Vous portez là un jugement faux ; car vous n'avez pas vu les pièces officielles que nous avons en notre possession.

LE MARCHAND. — Ça se peut.

LE NOTAIRE. — Vous qui passez pour un homme entendu dans les affaires du grand monde commercial, auriez-vous objection de jeter les yeux sur ce document, que je viens de recevoir d'une banque d'Allemagne? Vous jugerez ensuite.

LE MARCHAND. — Je n'ai nullement envie de m'occuper d'une chose qui ne me regarde pas du tout ; mais puisque vous le désirez, j'examinerai ce document auquel vous attachez tant de prix. »

Le marchand prend le papier timbré des mains du notaire, le parcourt avec la plus grande attention et le remet à son propriétaire en disant :

« Je ne donnerais pas deux sous de votre fortune. »

Le notaire bondit alors comme un léopard blessé par la balle du chasseur, et, se tournant vers ses amis :

« En voilà un imbécile ! s'écrie-t-il. Venir me dire que cela ne vaut rien, à moi notaire public qui ai étudié toutes les lois existantes ! Nous verrons dans une couple d'heures qui des deux a raison, le soi-disant marchand ou le vrai notaire. »

Le notaire achève à peine cette phrase suintant la colère la plus outrée, que le train s'arrête à la gare de Lévis, et le conducteur ouvre la porte des chars en beuglant :

« *All abord* pour Québec. »

Le notaire et Pierriche, plus agiles que l'écureuil, sautent dans l'*Artic,* qui les transporte à Québec. Le premier soin de nos deux voyageurs en arrivant dans la capitale est de descendre dans une boutique de barbier pour refaire leur toilette, et d'aller ensuite chez le meilleur restaurateur pour apaiser la faim qui les dévore. Après le repas, il est trop tard pour vaquer aux affaires de banque ce jour-là ; ils se décident en conséquence à faire visite à plusieurs de leurs amis, à qui ils racontent la *grrrande nouvelle.* Deux heures après leur arrivée, le millionnaire était connu de toute la ville, et partout la foule accourait sur son passage pour saluer le Crésus du Canada. Le notaire, voyant que son protégé seul attire les regards des curieux, lui fait observer qu'il est temps de retourner à l'hô-

tel, afin de réfléchir dans le calme et la solitude aux choses sérieuses du lendemain. Pierriche se rend avec plaisir au vœu du notaire. Les fatigues et les émotions que les deux amis ont éprouvées depuis le matin ont épuisé leurs forces physiques, de sorte qu'ils songent bientôt à se livrer au sommeil.

Le notaire. — Allons, Pierriche, nous jeter dans les bras de Morphée. La nuit porte conseil. Demain, nous délibérerons.

Pierriche. — Morphy! Est-ce M. Murphy qui vend du charbon à la basse-ville?

Le notaire. — Non, Pierriche ; c'est un dieu de la mythologie, qui procure un doux repos aux faibles mortels.

Pierriche. — Ah! que vous êtes savant, notaire. Mais la mythologie, est-ce l'art de faire des mitaines?

Le notaire. — Voyons, Pierriche, tu n'as pas envie de commencer ce soir un cours d'études classiques. Allons nous coucher. »

Le notaire et le millionnaire se retirent dans leur chambre et dorment comme des bienheureux jusqu'au lendemain matin.

Le notaire, en s'éveillant, jette un coup d'œil sur la pendule.

« Neuf heures, se dit-il. Vite, Perriche, debout! »

La toilette et le déjeuner terminés, les deux amis, tout rayonnants de joie, se dirigent vers la banque ; mais il leur faut attendre encore quinze longues

minutes, car les bureaux ne sont pas encore ouverts. Cette attente est fatale au notaire ; le doute pénètre dans son esprit ; il se fait la réflexion suivante :

« Si c'était un tour de Jarnac ! mais non, ce n'est pas possible. Je m'y connais trop. »

Le notaire se parle encore à lui-même, lorsque la porte de la banque s'ouvre toute grande.

Nos deux individus s'empressent d'entrer, le notaire le premier ; Pierriche se tient à quelques pas en arrière de son homme d'affaires, qui va se placer la tête dans un guichet et demande le caissier pour une transaction importante. Le caissier accourt et s'informe de la transaction dont il s'agit.

Le notaire. — Pourriez-vous me payer cette traite aujourd'hui même? Ma question peut vous paraître curieuse, mais le montant que porte la traite est très élevé. »

Le caissier prend la traite, l'examine quelques instants et puis la tend au notaire en lui soufflant dans le tuyau de l'oreille :

« C'est bon à rien. C'est un faux. »

Le notaire passe alors par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et, oubliant dans quelle position il se trouve, il s'écrie avec rage :

« Vous mentez ; ce papier est excellent. Je m'y entends, car je suis notaire.

Le caissier. — Si vous aimez à continuer de pratiquer comme notaire, vous feriez bien de vous retirer sur-le-champ. Autrement j'appelle un sergent de

ville et je vous fais mettre au violon pour le reste de vos jours. »

Contre un semblable argument, il n'y a pas à regimber. Aussi le notaire prend-il le parti le plus sage, celui de faire volte-face, de retraiter vers la porte et de fuir au plus tôt ce lieu où, quelques heures auparavant, il pensait trouver le vrai bonheur terrestre. En abordant Pierriche, il s'empresse de lui demander :

« As-tu dépensé mes vingt-cinq louis?

— Non, lui répond Pierriche, il me reste encore quarante piastres, que voici. »

Le notaire empoche l'argent et entraîne Pierriche dans la rue.

Après avoir respiré quelque temps l'air du dehors, le notaire dit à Pierriche :

« Ta traite ne vaut rien. C'est un tour qu'on t'a joué. Je m'en doutais; mais je ne voulais pas te le dire pour ne pas te causer de chagrin. Penses-tu que je ne sois pas plus fin que cela?

Pierriche. — Vous êtes encore plus bête que moi, pauvre ignorant que je suis. Je n'aurais pas sacrifié ainsi mon argent comme vous l'avez fait, si je n'eusse pas compté sur une grande récompense. »

Pierriche tourne le dos à son ancien intendant et s'embarque sur un convoi de chemin de fer qui partait pour son village.

Le notaire, plus penaud qu'un chien battu, attendit le train de nuit pour descendre dans sa famille;

car il redoutait, et avec raison, les quolibets et les épigrammes de ses coparoissiens. On dit même qu'il passa quinze jours sans paraître en public. Devons-nous ajouter foi à cette éclipse totale? Je ne le crois pas : c'est ma grand'mère qui me l'a dit, et elle ne voyait pas clair.

ÉPILOGUE

Pierriche, de retour à son village, s'est mis à travailler avec ardeur et à prier le bon Dieu suivant les conseils de sa bonne mère. Aujourd'hui, sans être millionnaire, il vit heureux et content.

Le soir, quand il arrive de son travail, sa chère moitié lui dresse une table bien garnie et ses petits enfants lui sautent au cou pour le couvrir des baisers les plus affectueux.

Le notaire, ne pouvant supporter plus longtemps la grande humiliation qu'il avait essuyée comme homme de loi, vendit sa villa Florentina et alla se réfugier dans une retraite obscure pour méditer sur le moyen de devenir millionnaire sans entrer dans les banques. Nous n'en avons eu aucune nouvelle depuis plusieurs années. Espérons qu'il est heureux et que sa science légale n'a jamais été trouvée en défaut.

UNE MAISON HANTÉE

C'était par une belle journée du mois de mai. Le ruisseau au doux murmure, — c'est ainsi que je m'exprimais lorsque j'étais élève de rhétorique, — serpentait à travers le gazon fleuri en décrivant mille sinueux détours ; les musiciens du bocage faisaient retentir l'air de leurs notes harmonieuses ; le feuillage s'agitait sous le souffle embaumé du zéphir ; le laboureur ensemençait son champ tout en fredonnant des chants nationaux ; la nature entière enfin avait revêtu son riche manteau de verdure et se présentait sous l'aspect le plus riant. Cette scène grandiose m'apportait au cœur de bien douces consolations, et je me disais :

« Que les œuvres du Créateur sont grandes et sublimes ! Quel est celui qui ne reconnaîtrait pas en ce jour la toute-puissance et les bontés infinies de Celui qui, de rien, fit toutes choses ! »

Tout en débitant ce monologue, je me promenais nonchalamment sous les grands arbres qui entourent

le beau collège de Sainte-Anne. J'étais en vacance, et, pour me reposer un peu des rudes labeurs de l'année, je venais contempler cette admirable institution, où j'avais coulé des jours si sereins et si remplis. Tantôt je regardais ce dôme élevé qui semble inviter le jeune homme à venir puiser dans cet asile des trésors de science et de vertu ; tantôt je portais mes regards à l'orient, sur l'église dans laquelle j'ai eu le bonheur de manger, pour la première fois, le vrai Pain des Anges ; et puis, au sud du temple dédié à la Divinité, je voyais ce magnifique couvent où les Révérendes Sœurs de la Charité reçoivent et distribuent d'abondantes aumônes, en même temps qu'elles dirigent une foule de jeunes vierges dans la voie du véritable bonheur.

J'étais là, et je me livrais à mille autres rêveries, lorsque je fus rejoint par un de mes cousins, que je venais de quitter pour un moment et qui s'efforça de dissiper les sentiments de tristesse et de mélancolie qui m'obsédaient, en me racontant une histoire intéressante. C'est une histoire réelle et non pas un roman ou un conte de fée. Je vais vous la raconter telle qu'elle est arrivée. Je laisse la parole à mon cousin, qui est bien plus éduqué que moi, puisqu'il a étudié le génie... civil, bien entendu.

« Écoute donc, me dit-il, en m'engageant à continuer ma promenade sous les rameaux verdoyants ; as-tu entendu parler des choses merveilleuses qui ont lieu dans la paroisse de B... ?

63

— Non, lui répondis-je ; je n'ai pas eu le temps d'apprendre tout le nouveau qui s'est passé dans votre canton ; j'arrive de Québec.

— Eh bien ! alors, je vais t'instruire... Non, je ne parlerai pas. J'aime mieux que tu sois témoin oculaire du prodige. Es-tu brave ?

— Peut-on faire une semblable question à un ancien zouave pontifical !

— Pardon, j'oubliais. Je retire ma question intempestive, et je t'invite à venir ce soir contempler un spectacle qui sera loin de te faire rire, mon zouzou.

— J'accepte ton invitation, et, à 8 heures précises, aussi exact que le canon du midi de la citadelle, je serai à mon poste. »

Nous allions nous séparer, lorsque ayant réfléchi sur le sens de cette phrase : *un spectacle qui sera loin de te faire rire,* je lui demandai quelle était cette scène si extraordinaire qu'il voulait me faire voir.

« C'est une maison hantée par je ne sais qui que nous visiterons, puisque tu es si courageux. Tout ce que je puis te dire, tu as besoin de tenir ton chapeau des deux mains.

— Es-tu déjà entré dans cette maison ?

— Oui, certainement, et même plusieurs fois.

— Tiens, belle affaire. Penses-tu que je ne puis pas en faire autant que toi, blanc-bec, qui as peur de ton ombre ? Va ; ce soir, aux rendez-vous. »

Le soir, je rencontre mon cousin, qui me conduit

en cabriolet *aux ailes jaunes,* dans la paroisse indiquée. Il me dit en arrivant près de la maison hantée que le merveilleux ne commençait généralement qu'à 9 heures, lorsque d'épaisses ténèbres couvrent la terre. En attendant, nous entrons chez le voisin, une de nos connaissances, où se trouvait déjà une foule nombreuse que la grande nouvelle avait réunie.

Après avoir causé quelques instants, 9 heures sonnent à la pendule. Au même moment, tous les yeux se dirigent vers la maison qui était devenue le sujet général de toutes les conversations. Cet édifice était alors inhabité. Nous ne voyons rien d'alarmant; mais tout à coup nous apercevons une petite lumière blafarde. Cette lumière augmente bientôt d'intensité et s'agite en tous sens. C'était à une fenêtre des mansardes qu'elle apparaissait.

La foule tremble d'effroi. Les cheveux se dressent sur la tête. La respiration se fait difficilement. Une pâleur livide se répand sur tous les visages. On entend de profonds soupirs et des exclamations prolongées. Personne n'ose parler, personne n'ose bouger. On dirait que la foule est paralysée, ou qu'elle est changée en statue de sel, comme la femme de Loth.

Cependant, je m'empresse de faire exception. Quelques jeunes gens, qui avaient passé plusieurs hivers dans les chantiers de la Gatineau, regardaient la petite lumière sans éprouver nulle crainte ou la

moindre émotion et demandaient aux personnes présentes de les suivre.

« Allons, disaient-ils, près de la maison hantée pour constater si on entend du bruit, comme on le prétend. Après tout, nous ne sommes pas des femmelettes. »

Cette courte exhortation produit son effet, et le courage fait place à la peur. Les spectateurs se décident donc à suivre les chefs de la bande et se transportent à l'habitation du revenant, — c'est ainsi qu'on la nommait dans l'endroit. La lumière brillait toujours d'un vif éclat, mais le silence le plus profond régnait dans tous les appartements.

Quatre hommes robustes, qui n'avaient jamais eu peur, prennent la résolution de pénétrer dans l'intérieur pour voir de leurs yeux si le porte-flambeau était de chair et d'os comme le reste des faibles mortels.

Mais, au moment où ils s'apprêtaient à monter sur la galerie qui entoure le bâtiment, il se produit au grenier un vacarme épouvantable. Tantôt c'est un bruit semblable au roulement du tonnerre, tantôt c'est un homme qui marche en traînant de lourdes chaînes. Je vous le dis en vérité, mes quatre curieux retraitèrent sans tambour ni trompette et se mêlèrent à la foule, en tremblant de tous leurs membres comme des enfants qui craignent d'être battus. Je ne pus m'empêcher de rire, malgré les scènes émouvantes qui se passaient devant mes regards, et pour cause ; mon cousin éduqué, et qui s'était vanté auparavant

d'être entré plusieurs fois dans cette maison, était du nombre de ceux qui venaient d'opérer une aussi glorieuse retraite.

Quelques minutes plus tard, le silence se rétablit, et la conversation reprend son cours parmi les témoins de cet effrayant spectacle.

Un jeune homme de vingt-quatre ans prend alors la parole et dit :

« Si c'est vous, mon oncle, — son oncle était mort depuis quelques mois, — qui avez besoin de prières, frappez autant de coups que vous voulez avoir de messes. »

Sa demande reste sans réponse.

Un farceur lui fait remarquer qu'il n'est peut-être pas en état de grâce, et que, conséquemment, sa prière ne sera ni entendue ni exaucée.

« Tu as raison, réplique-t-il ; mais voici ma petite sœur qui n'a que cinq ans ; elle est aussi pure qu'un ange. Le revenant lui répondra sans aucun doute.

— C'est bien ; fais-la parler. »

Irma, c'était son nom, répète la demande de son frère d'une voix ferme et distincte.

Aussitôt vingt-cinq coups, frappés avec violence, se font entendre au grenier. A ce prodige tout le monde de tomber à genoux et de se mettre en prières. Le père de la jeune fille, qui avait adressé la parole au revenant, promet vingt-cinq messes pour les âmes du purgatoire : le tapage cesse et la lumière s'éteint.

Ils fouillent tous les coins et recoins.

Les quatre jeunes gens dont il est fait mention plus haut, ne voulant pas passer pour des peureux, forment de nouveau le projet de faire une visite domiciliaire.

S'étant procuré une chandelle, ils montent sur la galerie. Le bruit recommence avec une nouvelle fureur, tout l'édifice en est ébranlé. Nos hardis explorateurs tiennent bon ; ils ouvrent la porte d'une main ferme, visitent tous les appartements du premier étage et grimpent ensuite au grenier. Ils fouillent tous les coins et les recoins, et le mystère reste sans explication. C'est décidé : un esprit hante cette habitation.

« Rien, disent-ils, rien. Descendons. »

Ils ne sont pas rendus au milieu de l'escalier qui conduit du premier étage au second, que la trappe du grenier se rabat sur la tête de celui qui ferme la marche avec une violence telle, qu'il est précipité à terre, lui d'un côté et son chapeau de l'autre. Ses compagnons roulent aussi sur le parquet plus morts que vifs. Ils parviennent néanmoins à se traîner jusqu'à la porte, n'ayant plus la force de marcher, et s'élancent dans les bras des personnes qui attendaient au dehors le résultat de leurs fouilles. C'était terrifiant.

Le bruit continua encore quelques instants, et tout rentra ensuite dans le calme le plus plat.

Les curieux se séparèrent, convaincus que la maison n'était pas habitable, puisque des esprits en avaient pris possession.

Pendant quinze jours, la même scène se renouvela avec quelques légères variantes. Tous les habitants du rang où cette maison était bâtie étaient plongés dans la plus grande frayeur. On n'osait pas, même en plein jour, passer dans cet endroit, si tristement célèbre. Et le soir donc ! la voie était complètement déserte. En un mot, la plus grande excitation régnait dans toute la paroisse.

La langue des commères marchait du matin au soir, et les commentaires pleuvaient. L'une d'elles disait qu'elle avait vu un grand fantôme blanc ; l'autre, un gros chien noir qui rôdait autour de la maison ; une troisième, une foule de petits nains dansant une danse ronde au grenier ; une quatrième enfin, le diable avec ses longues cornes et sa fourche de fer servant à retourner les damnés sur le gril. Tous ces braves gens étaient sous l'empire d'une terreur indescriptible.

Mais, comme on le dit généralement, toute chose a des *émites;* il en fut ainsi de la maison hantée. Le bruit, la petite lumière et les fantômes disparurent complètement ; on rapporte qu'ils émigrèrent sur une île du fleuve Saint-Laurent ; et la maison fut ensuite habitée par une famille d'ouvriers qui ne furent nullement troublés dans leur sommeil par ces apparitions mystérieuses.

« C'est une véritable histoire de revenants que tu nous racontes là, » me direz-vous.

Oui, c'est une histoire de revenants qui ne sont pas revenus. Voici l'explication du mystère :

Deux enfants, âgés l'un de huit ans et l'autre de neuf, sont les seuls acteurs de cette pièce si habilement représentée.

Munis d'une clef qui ouvrait la porte principale de la maison hantée, ils allaient tous les soirs se renfermer dans le grenier et allumaient, toujours à la même heure, une chandelle qu'ils plaçaient près d'une fenêtre. Lorsque des curieux s'approchaient de la maison, ils faisaient le plus de tapage possible avec les ferrailles qui remplissaient le grenier. Et « tout le monde en était effrayé », comme dirait la chanson. C'est tout simple, n'est-ce pas ? Maintenant vous connaissez l'histoire de la maison hantée... par deux jeunes enfants qui avaient des complices parmi les spectateurs, savoir : ceux que nous avons vus monter au grenier et qui n'ont rien trouvé. Ces quatre drôles avaient fait des recherches les yeux fermés.

Comme les problèmes les plus difficiles s'expliquent facilement quand on en connaît la *sentène !*

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Introduction.	7
La cabane des fées.	11
Le cap Martin.	19
Le docteur l'Indienne.	31
Le Cap-au-Diable.	43
Bravoure de deux Canadiens.	55
Un bon riche.	67
Dernière invasion fénienne.	79
L'art de chasser les feux follets.	89
Le millionnaire.	99
Une maison hantée.	123

42614-1930. — TOURS, IMPR. MAME

Fabriqué en France.

BAnQ
C 000 276 500

Série 624

276500
CON